

LES TRAGIQUES GRECS

---

LES DRAMES  
D'EURIPIDE

TRADUCTIONS EN VERS

PAR

PHILIPPE MARTINON

*Professeur au Lycée d'Alger*

---

I

ALCESTE, HÉCUBE  
HIPPOLYTE



PARIS

ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR

*4, Rue Le Goff*

---

1907

Bibliothèque Maison de l'Orient



148681

A mon Collègue et Ami  
**CLAUDE BARTHÉLÉMY**

PROFESSEUR AU LYCÉE D'ALGER

et à tous ceux de mes Collègues qui ont bien  
voulu à l'occasion m'aider de leurs conseils,

ce petit livre est dédié

## PRÉFACE

*Nous avons appliqué à Euripide les procédés de traduction que nous avons employés déjà pour Eschyle, c'est-à-dire supprimé les chœurs et fait les coupures nécessaires dans les récits, les plaidoyers, les lamentations, les dialogues stichomythiques, tous éléments essentiels de la tragédie grecque, mais qui, gardés intacts, paraîtraient interminables à des spectateurs modernes, surtout dans Euripide, où la sophistication les encombre. En un mot nous avons de la tragédie extrait le drame proprement dit, qui est un peu plus étoffé que dans Eschyle. Pour Eschyle, nous arrivions à une moyenne de 450 vers ; ici nous approchons de 700. Les pièces d'Eschyle étaient réduites environ des deux tiers, à cause de la prédominance du lyrisme ; les pièces d'Euripide sont réduites exactement de la moitié. Sophocle est le seul où l'on pût conserver davantage, car la sophistication y est beaucoup moindre que dans Euripide.*

*Ce volume contient trois pièces ; le second volume en contiendra trois autres : les deux Iphigénies et Médée. On aura ainsi les six chefs-d'œuvre d'Euripide réunis pour la première fois en France dans une traduction en vers.*

*Telles qu'elles sont, ces traductions sont apparemment jouables, et ont été faites comme si elles devaient être jouées. Elles ne le seront d'ailleurs jamais, cela est fort probable, car d'être jouables, c'est bien évi-*

demment une condition pour être jouées, mais ce n'est pas la principale. Ce n'est un mystère pour personne que presque tous ceux qui ont mis récemment à la scène des adaptations ou des imitations du théâtre grec ont dû commencer par en faire les frais ! Mais si elles ne sont pas jouées, elles pourront tout de même intéresser ceux qui auront vu jouer les autres ; car beaucoup de ceux-là voudraient bien comparer ce qu'ils ont vu avec le modèle original, mais ils sont rebutés parfois par les traductions complètes en prose, où tant de choses sont sans intérêt ou même très fastidieuses pour la masse des lecteurs modernes. A ceux-là donc nous rendons la comparaison plus facile, en leur offrant les pièces d'Euripide dégagées de tout ce qui n'est pas le drame proprement dit. Ils verront là que les beaux vers de M. Rivollet par exemple roman-tisent Euripide, mais respectent le sujet et les caractères, tandis que l'art érotique et précieux, mais surtout faux, de M. Mendès transforme une Médée, mère douloureuse, en une magicienne éblouissante et hystérique, chez qui l'on a bien de la peine à retrouver Euripide. Je dis « ils verront », à supposer qu'ils lisent ces traductions ; mais il est bien possible que personne ne les ouvre : tout compte fait, c'est encore cela qui est le plus probable.





# ALCESTE

---

## PREMIÈRE PARTIE

*Au lever du rideau, un vieux serviteur s'entretient avec une servante sur la mort imminente d'Alceste.*

LE SERVITEUR

Alceste est-elle morte ?

LA SERVANTE

Hélas ! elle succombe ;  
Son front appesanti s'incline vers la tombe ;  
Son âme lutte en vain.

LE SERVITEUR

Hélas ! malheureux roi !  
Quelle épouse tu perds, combien digne de toi !

LA SERVANTE

Plus tard, il connaîtra toute son infortune.

LE SERVITEUR

De la sauver n'a-t-on plus d'espérance ?

LA SERVANTE

Aucune.

Des suprêmes instants voici qu'elle est tout près :  
On commence déjà les lugubres apprêts.

## LE SERVITEUR

Ah ! qu'elle sache au moins, dans son destin funèbre,  
Qu'à jamais par sa mort elle sera célèbre,  
Car jamais le soleil ne vit tant de vertu.

## LA SERVANTE

Certes, nul ne dira qu'aucune femme ait eu  
Un dévouement pareil à celui qu'elle montre.  
Se peut-il qu'un amour plus parfait se rencontre  
Que de mourir pour qui l'on aime ? Mais ceci,  
Tout le monde le sait. Il faut qu'on sache aussi  
Ce qu'Alceste expirante a fait dans sa demeure.  
Aussitôt qu'elle voit venir sa dernière heure,  
Avec l'onde du fleuve ayant baigné son corps,  
Dans les coffres de prix qui gardent ses trésors  
Elle choisit des vêtements d'étoffe rare ;  
Elle veut pour mourir être belle, et se pare,  
Et devant son foyer, debout, lui parle ainsi :  
« Pour la dernière fois, déesse, me voici,  
Puisque je vais bientôt descendre sous la terre.  
Protège mes enfants, qui n'auront plus de mère.  
Donne-leur une épouse, un époux digne d'eux ;  
Fais qu'ils ne meurent pas avant l'heure tous deux,  
Ainsi que moi : que sur le sol de la patrie  
Ils achèvent le cours d'une très longue vie. »  
Cela dit, elle alla, dans le palais entier,  
Porter des fleurs d'autel en autel, et prier,  
Effeillant des rameaux de myrte, mais sans larmes,  
Sans que la mort si proche ôtât rien à ses charmes.  
A la fin cependant son courage faiblit :  
Elle rentre en sa chambre, et, tombant sur son lit,

Pleurante, elle s'écrie : « O couche nuptiale,  
Qui me reçus sans ma ceinture virginale,  
Je te fais mes adieux, car je ne te hais pas.  
C'est toi seule pourtant qui cause mon trépas :  
Je meurs pour toi, mourant pour un époux que j'aime.  
Ah ! si quelque autre un jour me succède ici-même,  
Peut-être elle sera plus heureuse que moi,  
Mais elle n'aura pas plus de respect pour toi »  
Alors, toujours pleurante, elle applique sa bouche  
Sur son lit, et ses bras enveloppent sa couche.  
Enfin, quand elle fut bien lasse de pleurer,  
Nous la vîmes sortir de sa chambre, y rentrer,  
Et chaque fois qu'elle en sortait, la tête basse,  
Se rejeter encor sur ce lit qu'elle embrasse.  
Ses enfants se pendaient à sa robe en pleurant ;  
Mais elle dans ses bras avec amour les prend,  
Et leur donne à tous deux ses caresses suprêmes.  
Dans toute la maison les esclaves eux-mêmes  
Pleuraient le sort de leur maîtresse ; elle à chacun  
Tendait la main sans honte : il n'en était pas un,  
Si médiocre que fût son rôle, à qui la reine,  
N'adressât quelques mots, cordiale et sereine.  
O spectacle entre tous admirable ! Grands dieux !  
Pour notre roi la mort aussi vaudrait bien mieux ;  
Au moins tout serait dit, tandis qu'à vouloir vivre,  
A d'éternels regrets de lui même il se livre.

LE SERVITEUR

Que dit-il, que fait-il pendant ce temps ?

LA SERVANTE

Hélas !

Il pleure, il tient sa chère épouse dans ses bras.  
« Ne t'en va pas, dit-il, reste ! » Vaine prière !  
Car la langueur qui la consume est meurtrière.

A peine elle respire ; elle veut toutefois  
Voir le soleil encore une dernière fois.

LE SERVITEUR

Ah ! couple infortuné que le malheur accable !  
Comment les arracher à ce sort implacable ?

LA SERVANTE

Regarde : la voici.

*Alceste entre sur la scène avec Admète et des serviteurs,*

ALCESTE

O lumière, ô soleil !

Nuages, qui fuyez dans l'espace vermeil,  
Iolcos, ô patrie, ô demeure royale,  
Où s'ouvrit devant moi la couche nuptiale !

ADMÈTE

Pourquoi faiblir ainsi ? Ne t'abandonne pas ;  
Les dieux peuvent encor t'épargner ce trépas.

ALCESTE

Je la vois, je la vois, la barque à double rame,  
Et le passeur des morts à grands cris me réclame,  
Appuyé sur son croc : « On t'attend ici-bas.  
Me dit-il, hâte-toi, ne me retarde pas. »

ADMÈTE

Ah ! ce que tu dis là m'accable et me déchire ;  
Viens pour moi la mort : elle n'a rien de pire.

ALCESTE

Cher Admète, je veux, car tu vois où j'en suis,  
Avant que de mourir, te dire, si je puis,  
Quels sont mes derniers vœux. Ami, qu'il t'en souviene :  
C'est pour sauver ta vie, aux dépens de la mienne,  
C'est par amour, c'est par dévouement que je meurs,  
Vivante, j'aurais pu choisir entre plusieurs



Quelque autre époux qui règnerait sur cette ville.  
Mais je n'ai pas voulu régner ainsi, tranquille,  
Après t'avoir perdu, conservant avec moi  
Des enfants orphelins ; j'ai renoncé pour toi  
A ma jeunesse, quoique elle me fût bien chère.  
D'autres te trahissaient : oui, ton père et ta mère ;  
C'était leur tour pourtant plus qu'à moi de mourir :  
Ils avaient même quelque gloire à s'acquérir  
En mourant pour un fils, seul espoir de la race,  
Ne pouvant plus avoir d'autre enfant à sa place.  
Et moi, j'achèverais mes destins avec toi ;  
Tu ne pleurerais pas sur tes enfants, sur moi.  
Mais sans doute les dieux veulent que je périsse.  
Accorde-moi du moins, en échange, un service :  
Certe, il ne pourra pas payer mon dévouement,  
Car il n'est rien qu'on puisse aimer plus chèrement  
Que l'existence ; mais tu conviendras toi-même,  
Aimant tes deux enfants autant que je les aime,  
Que mon désir est bien conforme à la raison ;  
Fais qu'ils restent tous deux maîtres dans la maison :  
N'introduis pas ici de marâtre inhumaine,  
Qui ne me vaudrait pas, et dont l'aveugle haine  
Maltraiterait bientôt mes enfants... et les tiens.  
Songe que devant elle ils seraient sans soutiens,  
Qu'une marâtre n'est jamais qu'une vipère  
Pour les enfants d'un premier lit. Encor le père  
Est parfois pour le fils un sûr appui ; mais toi,  
O ma fille, comment deviendras-tu sans moi  
Une vierge à la noble et chaste renommée ?  
J'ai peur qu'une autre, avec sa haine envenimée,  
Ne répande sur toi des propos malfaisants,  
Pour flétrir ton hymen à la fleur de tes ans.  
Car tu ne m'auras pas au jour du mariage ;  
Je ne serai pas là pour te rendre courage

Aux jours de la douleur et de l'enfantement :  
Une mère est pourtant bien douce à ce moment.  
Mais il me faut mourir, et mourir sans attendre,  
Mourir à l'instant même. Oui, je m'en vais descendre  
Chez ceux qui ne sont plus. Adieu, mon cher époux :  
Mes deux enfants et toi, vous avez eu pour vous  
La plus aimante des épouses et des mères.

## ADMÈTE

Va, je te le promets : aucune autre dans Phères  
Ne pourra se flatter de m'avoir pour époux ;  
Aussi bien morte que vivante, devant tous  
Tu fus et tu seras toujours ma seule épouse.  
J'ai bien assez d'enfants. Puisque la mort jalouse  
Emporte mon bonheur et t'arrache à mes vœux,  
Qu'ils vivent ! désormais c'est tout ce que je veux.  
Je garderai ton deuil non pendant une année,  
Mais tant que durera ma vie infortunée.  
Loin de moi désormais les fêtes et les jeux,  
Les couronnes et les banquets, les chants joyeux,  
Adieu la lyre, adieu la flûte de Libye,  
Car je perds avec toi le bonheur de ma vie.  
Ah ! si j'avais la voix d'Orphée et ses doux chants,  
Si je pouvais charmer par des accords touchants  
La reine Perséphone et Pluton, dieu sévère,  
Oui, j'irais te chercher dans l'Hadès ; ni Cerbère,  
Ni le vieux nautonier de l'inferral séjour  
Ne pourraient empêcher que je te rende au jour.  
Du moins tu m'attendras jusqu'à ce que je meure,  
Pour que nous habitions dans la même demeure.  
J'aurai même cercueil que toi, sache le bien,  
Et je ferai placer mon corps auprès du tien ;  
Et nous serons unis dans le séjour suprême,  
Puisque tu m'as aimé jusques à la mort même.

ALCESTE

Ah ! déjà sur mes yeux un nuage s'étend :  
La mort, la mort est là.

ADMÈTE

Non, encore un instant ;  
Reste, ne t'en va pas si tôt, je t'en supplie ;  
Un seul instant !

ALCESTE

Ma destinée est accomplie,  
Et je meurs.

ADMÈTE

Un moment encor.

ALCESTE

Soins superflus !

ADMÈTE

Infortunée !

ALCESTE

Adieu.

ADMÈTE

Malheur ! elle n'est plus.

*Alceste est tombée entre les mains de ses servantes, et Admète reste quelques instants immobile, comme anéanti par la douleur. Puis il relève la tête, et dit d'une voix ferme :*

Si cruelles que soient nos douleurs, il importe  
De rendre les honneurs funèbres à la morte.  
Tous les Thessaliens dont le sort m'a fait roi  
Devront prendre le deuil de la reine avec moi :  
Mettez des vêtements sombres, rasez les têtes,  
Tranchez avec le fer la crinière des bêtes ;  
A personne pendant un an je ne permets  
Ni la cithare ni la flûte, car jamais  
Je n'ensevelirai de morte plus aimée,

Ni dont l'affection se soit mieux affirmée,  
Puisque elle seule a bien voulu mourir pour moi.

*On emporte le cadavre et Admète suit. Il ne reste sur la scène que deux serviteurs.*

1<sup>er</sup> SERVITEUR

Ah ! dans un tel malheur qu'il faut plaindre le roi !  
Mais il faut plus encore admirer notre reine.  
Jamais sans doute la demeure souterraine  
Ne reçut en offrande un pareil dévouement.

2<sup>e</sup> SERVITEUR

Ah ! dieux ! des femmes comme Alceste, assurément  
Il en est peu. Le roi, pour mourir à sa place,  
Avait bien ses parents, vieillards que l'âge glace ;  
Mais ils n'ont pas voulu sauver leur propre sang,  
Et l'amour conjugal fut seul assez puissant  
Pour que le roi pût recevoir un tel service.

1<sup>er</sup> SERVITEUR

Elle a de sa jeunesse offert le sacrifice,  
Et de ses beaux-parents sauvé la trahison.

HERCULE, *paraissant*

Étrangers, trouverai-je Admète en sa maison ?

LE SERVITEUR

Sans doute, Hercule ; mais ici que viens-tu faire ?  
Quel exploit t'a conduit dans la ville de Phère ?

HERCULE

Il me faut jusqu'au bout accomplir mes travaux.  
Je vais en ce moment enlever les chevaux  
Dont s'attelle le char du Thrace Diomède.

LE SERVITEUR

Et comment feras-tu ? crois-tu qu'il te les cède

Sans lutte ? Il te faudra le tuer ou mourir.

HERCULE

Baste ! un danger de plus ou de moins à courir !

LE SERVITEUR

Sais-tu que ces chevaux vivent de chair humaine ?

HERCULE

Que veux-tu ? mes travaux ne se font pas sans peine ;  
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en suis averti.  
Oui, mon chemin est dur, mais j'ai pris mon parti :  
Devant quelque ennemi que le destin me mène,  
On ne verra jamais trembler le fils d'Alemène.

LE SERVITEUR

Voici le roi.

ADMÈTE, *entrant*

Je te salue, ô fils de Zeus.

HERCULE

Roi des Thessaliens, Admète, sois heureux.  
Mais pourquoi donc as-tu rasé ta chevelure ?

ADMÈTE

Un mort aujourd'hui même attend sa sépulture.

HERCULE

Que le ciel de tout mal préserve tes enfants !

ADMÈTE

Merci ; mais grâce aux dieux tous les deux sont vivants.

HERCULE

Tes parents étaient vieux : serait ce donc ton père ?

ADMÈTE

Mon père vit encore, aussi bien que ma mère.

HERCULE

Et pourtant ce n'est pas ta femme ?

ADMÈTE

Alceste ? Hélas !

Pour elle, être vivante ou bien ne l'être pas,  
La différence n'est pas grande.

HERCULE

Ce langage

Est peu clair ; ne peux-tu t'expliquer davantage ?

ADMÈTE

Ami, ne sais-tu pas quel doit être son sort ?

HERCULE

Je sais qu'un jour sa mort doit racheter ta mort.  
Ce n'est pas un motif pour la pleurer d'avance :  
Il sera toujours temps, quand viendra l'échéance.  
Enfin dis-moi quel mort on enterre chez toi.

ADMÈTE

C'est une femme qui vivait auprès de moi  
Depuis qu'elle a perdu son père.

HERCULE

Je regrette

De te trouver ainsi dans la douleur, Admète ;  
Mais un hôte est à charge à des hôtes en deuil :  
Je m'en vais donc ailleurs.

ADMÈTE

Franchir un autre seuil ?

Ah ! ne fais pas cela. Qu'importe, si je pleure ?  
Les morts sont morts, Hercule, entre dans ma demeure :  
Ne pas entrer chez moi, ce serait m'accabler.

HERCULE

Chez des hôtes en pleurs je ne puis m'attabler :  
Laisse-moi m'en aller dans la maison d'un autre.

## ADMÈTE

Tu ne franchiras pas d'autre seuil que le nôtre.  
J'ai des chambres à part pour l'hôte passager :  
Esclaves, conduisez avec vous l'étranger,  
Et faites-lui servir la chère la meilleure ;  
Puis qu'on ferme sur lui la porte intérieure,  
Car il ne convient pas que l'hôte, en festoyant,  
Soit attristé par les éclats d'un deuil bruyant.

*Hercule sort, conduit par un esclave.*

## LE SERVITEUR

Admète, que fais-tu ? Tu veux traiter un hôte,  
Quand ta demeure entière est en deuil. Quelle faute !  
Ah ! la douleur sans doute égare ta raison.

## ADMÈTE

Tu veux qu'un hôte soit chassé de ma maison !  
Hélas ! mon infortune en serait-elle moindre ?  
Non, mais j'aurais de plus fait la faute d'enfreindre  
Les devoirs les plus saints de l'hospitalité,  
Et mon malheur serait seulement augmenté,  
Si ma maison passait pour inhospitalière.  
Lui-même, quand je vais en Argos, dans sa terre,  
Ne m'a-t-il pas toujours fait le meilleur accueil ?

## LE SERVITEUR

En ce cas pourquoi donc dissimuler ton deuil,  
Si vous êtes unis d'une amitié commune ?

## ADMÈTE

Ah ! c'est que s'il avait connu mon infortune,  
Jamais il ne serait entré dans ma maison.  
Mon silence pourra lui sembler trahison,  
Quand il saura ; tant pis ! dans ma douleur cuisante,  
Je ne sais pas chasser l'hôte qui se présente.

## LE SERVITEUR

Voici ton père qui s'avance à pas pesants,  
Suivi de serviteurs apportant des présents  
Pour décorer le lit funèbre de la morte.

PHÉRÈS, *entrant*

Je viens m'associer à ton deuil, et j'apporte  
Mon offrande, ô mon fils. Celle qui disparaît  
Est digne assurément du plus amer regret,  
Mais il faut supporter un malheur nécessaire.  
Reçois ces ornements : qu'ils la suivent sous terre ;  
On ne rendra jamais trop d'honneurs à son corps,  
Elle qui descendit pour toi parmi les morts,  
Et ne m'a pas laissé consumer ma vieillesse  
Sans mon fils, dans la solitude et la détresse.  
Femme, l'éclat d'un dévouement si singulier  
Suffit pour illustrer ton sexe tout entier ;  
Toi qui sauvas mon fils et me sauvas moi-même,  
Fais accueil à mes vœux dans le séjour suprême.

## ADMÈTE

Mon père, à ce convoi tu n'es pas invité,  
Car entre mes amis je ne t'ai point compté.  
La morte ne saurait accepter ton offrande :  
Cen'est pas là l'honneur qu'elle attend qu'on lui rende !  
Tu peux te retirer. C'est quand j'allais périr,  
Qu'il fallait te laisser toucher et me guérir ;  
Mais tu laissas mourir, toi si vieux, toi mon père,  
Une femme à la fleur de l'âge, une étrangère ;  
Et maintenant sur son cercueil tu viens pleurer !  
C'était le cas pourtant de te faire admirer,  
Et l'on peut bien mourir pour un fils qu'on délivre,  
Quand il reste d'ailleurs si peu de jours à vivre.  
Malheureux ! voilà donc à quel point tu m'aimais !  
Va, va, ne me tiens plus pour ton fils désormais ;



Je ne te connais plus. Engendre, le temps presse,  
Engendre d'autres fils pour nourrir ta vieillesse,  
Et pour t'envelopper du funèbre linceul ;  
Mais cesse de compter sur moi : tu serais seul !

## PHÉRÈS

Es-tu donc fou, mon fils, ou sais-tu qui tu braves ?  
Me prends-tu par hasard pour un de tes esclaves ?  
Je suis Thessalien, fils de Thessalien,  
Et sorti du plus pur sang libre, sais-tu bien ?  
Je t'ai laissé crier trop longtemps sans répondre,  
Mais je dirai ce qu'il faudra pour te confondre.  
Je t'ai fait naître et puis grandir pour être roi,  
Mais je n'ai pas promis que je mourrais pour toi ;  
Ni mes aïeux, mon fils, ni les Grecs ne prescrivent  
Que les pères mourront pour que les enfants vivent.  
Quoi ! n'ai-je pas été pour toi fort généreux ?  
Tu règnes, grâce à moi, sur un peuple nombreux ;  
Tu recevras encore un domaine prospère,  
Tel que je l'ai reçu moi-même de mon père.  
De quoi t'ai-je frustré ? de quels droits ? de quels biens ?  
J'ai refusé mes jours : m'as-tu donné les tiens,  
Toi ? s'il te plaît de vivre et de voir la lumière,  
Crois-tu que ce plaisir soit moindre pour ton père ?  
Je sais trop bien que lorsqu'on meurt c'est pour toujours ;  
Vivre est d'autant plus doux que nos jours sont plus courts  
Toi-même en ce moment, lâche, n'as-tu pas honte ?  
Car si de tes instants tu dépasses le compte,  
C'est en sacrifiant cette femme pour toi :  
Et tu viens soutenir que le lâche, c'est moi,  
Toi qui montras moins de courage qu'une femme,  
Toi qui même as permis qu'Alceste rendit l'âme,  
Beau jouvenceau, pour te dérober à la mort !  
Je voudrais bien savoir par quelle loi du sort

Les autres n'auraient pas le droit d'aimer la vie  
Comme toi.

ADMÈTE

A mon âge au moins, c'est une envie  
Fort naturelle ; mais au tien, c'est scandaleux.

PHÈRÈS

Nous n'avons qu'une vie à vivre et non pas deux.

ADMÈTE

Quels lâches sentiments, et quelle âme vulgaire !

PHÈRÈS

Tu n'as pas le plaisir de me porter en terre.

ADMÈTE

Tu n'en mourras pas moins, mais sans gloire.

PHÈRÈS

D'accord !

J'y consens ! On peut bien, lorsque je serai mort,  
Dire de moi le mal qu'on voudra, peu m'importe !

ADMÈTE

Va-t-en, et laisse-nous ensevelir la morte.  
Va-t-en, dis-je, et vieillis désormais sans enfants,  
Quoique il te reste un fils ; car moi, je te défends  
De revenir chez moi. Pour nous, il ne nous reste  
Qu'à porter au bûcher la malheureuse Alceste.





## DEUXIÈME PARTIE

UN SERVITEUR, *sortant du palais.*

Ah ! bien des étrangers, venus de tous pays,  
Furent dans ce palais par Admète accueillis ;  
Mais certe, entre tous ceux que j'ai servis à table,  
Je n'ai point encor vu d'hôte si détestable.  
Et d'abord, quoique il vit mon maître dans le deuil,  
Sans hésiter pourtant, il a franchi ce seuil !  
Après cela, puisqu'il savait notre infortune,  
Quelque réserve au moins pouvait être opportune ;  
Mais au moindre retard : « Allons, allons, j'ai faim ! »  
Criait-il, buvant sec, tant et si bien qu'enfin  
Il devint ivre ; et puis, se couronnant la tête,  
Il chantait lourdement quelque chanson de fête,  
Sans témoigner d'aucun respect pour nos malheurs.  
Et nous, pendant ce temps, nous lui cachions nos pleurs :  
C'était l'ordre d'Admète. Ainsi, pendant qu'à table  
J'ai dû jusqu'à la fin servir ce misérable,  
Quelque brigand sans doute, et capable de tout,  
Je n'ai pas pu suivre la morte jusqu'au bout,  
Pour un dernier adieu tendre la main vers elle,  
Et pleurer avec tous mes compagnons sur celle  
Qui vraiment était presque une mère pour nous,  
Tant elle savait bien apaiser son époux !  
Et c'est en ce moment qu'il vient chanter et rire !  
Je serais bien ingrat de ne pas le maudire.

HERCULE, *entrant*

Hola ! l'homme, pourquoi ces farouches regards ?  
 Est-ce ainsi qu'à son hôte on montre des égards ?  
 Un serviteur doit être aimable ou le paraître.  
 Comment ? Quand tu reçois un ami de ton maître,  
 Tu fronces les sourcils, tu marches le front bas,  
 Pourquoi ? pour un malheur qui ne te touche pas !  
 Viens ça, que je t'apprenne à devenir plus sage.  
 Sais-tu quelle est la loi de ce monde ? Je gage  
 Que tu n'en sais rien !

*Signe négatif de l'esclave.*

Vois : nous sommes bien d'accord !  
 Ecoute donc ! Tout homme est promis à la mort ;  
 Nul ne sait si demain il sera sur la terre.  
 Que nous réserve l'avenir ? c'est un mystère  
 Que personne ne peut enseigner ni sonder.  
 C'est pourquoi je voudrais te bien persuader  
 De prendre du bon temps, de chanter, rire et boire,  
 Car ce jour-ci seul est à toi, tu peux m'en croire :  
 Tout le reste est à la Fortune. Honore aussi  
 La déesse charmante et qui hait le souci,  
 De toutes la plus chère aux mortels, Aphrodite.  
 Allons ! dérïde-moi cette face maudite.  
 Viens-t'en boire : c'est un remède souverain :  
 Rien ne vaut, pour chasser du cœur le noir chagrin,  
 Le glouglou du vin pur qui tombe dans la coupe :  
 On va dans l'allégresse avec le vent en poupe.  
 Puisque nous devons tous mourir, au moins vivons,  
 Et profitons du peu de jours que nous avons.  
 Car la pire misère ou la pire folie  
 C'est de passer ses jours dans la mélancolie.

LE SERVITEUR

Nous savons tout cela ; mais dans cette maison

Le rire pour l'instant n'est guère de saison.

HERCULE

Quoi ! c'est une étrangère après tout qu'on emporte ;  
Vos maîtres sont vivants ; quant aux autres, qu'importe ?

LE SERVITEUR

Vivants ? Ignorez-tu quel malheur nous frappa ?

HERCULE

Est-ce que par hasard Admète me trompa ?

LE SERVITEUR

Admète fut trop bon pour son hôte sans doute.

HERCULE

Alors dis-moi la vérité : je la veux toute.

LE SERVITEUR

Puisque Admète ne t'a rien dit, notre devoir  
Est de nous taire aussi.

HERCULE

Non, je veux tout savoir.

LE SERVITEUR, *après quelque hésitation,*

Eh bien ! sache le : c'est Alceste qu'on enterre.

HERCULE

Elle ! Et lui m'a reçu dans un tel deuil ?

LE SERVITEUR

Que faire ?

Il respecta les lois de l'hospitalité.

HERCULE, *jétant sa couronne à terre.*

Ah ! pauvre Admète ! Aussi, je m'en étais douté !  
Ses cheveux ras, ses pleurs, et l'air de son visage  
Ne pouvaient me donner qu'un sinistre présage.  
Mais il m'a soutenu, lui, qu'il portait le deuil

D'une étrangère ; alors moi, j'ai franchi son seuil ;  
 J'ai bu, j'ai banqueté dans la maison d'un hôte,  
 Pourtant bien malheureux ! Mais aussi c'est ta faute :  
 Que ne me disais-tu... ? Donne-moi mon bâton.  
 Par où sont-ils passés ? Où l'ensevelit-on ?

LE SERVITEUR

La route de Larisse y mène ; sors de Phère,  
 Et franchis le faubourg : c'est là-bas qu'on l'enterre.

HERCULE, *seul.*

O mon cœur, ô mon bras, tant de fois triomphant,  
 Voici l'instant venu de montrer quel enfant  
 A conçu du grand Zeus Alcène de Tirynthe.  
 Oui, je veux arracher cette morte à l'étreinte  
 De Thanatos, et la ramener avec moi,  
 Afin de témoigner ma gratitude au roi.  
 J'irai guetter le dieu des morts près de la tombe :  
 Il y sera, car il a soif du sang qui tombe ;  
 Je bondirai sur lui de mon coin, comme un chien,  
 Et mes deux bras fermés le serreront si bien  
 Qu'il ne sortira pas du cercle qui le broie,  
 Avant d'avoir lui-même abandonné sa proie.  
 Si le monstre pourtant fuyait ce bras puissant,  
 S'il ne se rendait pas à son festin de sang,  
 Alors je descendrais dans les demeures sombres,  
 J'irais prier Hadès et Corè, rois des ombres,  
 J'arracherais Alceste au séjour ténébreux,  
 Et je la remettrais à l'hôte généreux,  
 Qui, de peur de chasser l'hôte de sa demeure,  
 Lui cache par respect ses chagrins quand il pleure.  
 Ah ! quel Grec a jamais mieux que lui respecté  
 Les augustes devoirs de l'hospitalité ?  
 Mais moi, je ne suis point ingrat, et sa conduite  
 Aura du moins par moi le prix qu'elle mérite.

*Il sort. La scène reste vide un instant, puis Admète entre.*

ADMÈTE, *seul*

Ah ! pauvre homme éperdu ! Quel lugubre retour  
Dans ton palais désert ! En me donnant le jour,  
Ma mère a cru me rendre un insigne service ;  
Mais aujourd'hui ma vie est pire qu'un supplice,  
Puisque la mort m'a pris la femme que j'aimais,  
Comme otage à ma place. Ah ! comment désormais  
Demeurer sous ce toit, seul et sans espérance ?  
Quand je songe au passé, dieux ! quelle différence !  
Je me revois, parmi les torches de l'hymen,  
Entrant dans ce palais, et lui tenant la main :  
La pompe nuptiale en chantant nous escorte,  
Célébrant mon bonheur et celui de la morte,  
La noblesse et la race illustre des époux.  
Et voici qu'aujourd'hui, grâce au destin jaloux,  
Au lieu des vêtements et des chants d'hyménée,  
J'ai pour cortège vers ma couche abandonnée  
Les lamentations et le deuil. Oh ! combien  
Le destin de ma femme est meilleur que le mien !  
Elle, aucune douleur ne saurait plus l'atteindre.  
Que de maux dans sa gloire elle n'a plus à craindre !  
Mais moi, qui vis encore, et qui devais mourir,  
Que de maux désormais il me reste à souffrir !  
Oserai-je rentrer dans ma triste demeure ?  
A qui donner, de qui recevoir à toute heure  
Le salut et l'accueil gracieux du retour ?  
En quelque appartement que j'aie tour à tour,  
Pourrai-je en supporter l'affreuse solitude,  
Et voir vide tous les endroits où d'habitude  
Elle s'asseyait, vide également son lit,  
Le palais subissant l'abandon et l'oubli,  
Des orphelins dont rien n'allège la détresse,  
Des serviteurs en deuil qui pleurent leur maîtresse ?

Hélas ! dans mon palais voilà ce qui m'attend.  
 Si je sors, ce sera pour souffrir tout autant :  
 Car pourrai-je, parmi la fleur thessalienne,  
 Voir des femmes ayant l'âge qu'avait la mienne ?  
 Leurs noces, leurs festins loin d'eux me chasseront ;  
 Et, me montrant du doigt, mes ennemis diront :  
 « Voilà celui qui craint la mort ; il vit, l'infâme !  
 Et pour ne pas mourir il a livré sa femme !  
 Et ce lâche se croit un homme ! Et le voici  
 Détestant ses parents, lui, parce qu'eux aussi  
 Ont voulu vivre. » Oui, telle est la renommée  
 Qu'à mes malheurs joindra leur haine envenimée.  
 N'était-ce point assez de perdre mon bonheur,  
 Et faudra-t-il qu'encor je vive sans honneur ?

HERCULE, *entrant avec Alceste voilée*

On doit à ses amis parler avec franchise,  
 Admète ; il ne faut pas qu'on taise ou qu'on déguise  
 Les griefs que l'on a contre eux, et c'est pourquoi  
 Je te dirai qu'ici, quand j'étais près de toi,  
 Tout à l'heure, tu m'as traité d'étrange sorte,  
 Car tu ne m'as pas dit que ta femme était morte,  
 Mais tu m'as accueilli tu m'as ouvert ton seuil,  
 Et moi, j'ai banqueté dans ta demeure en deuil.  
 Pourtant je ne veux pas ajouter à ta peine :  
 Tu sauras seulement quel motif me ramène.  
 Prends cette femme, Admète, et conserve-la moi,  
 Jusqu'au jour où, vainqueur, je reviendrai vers toi,  
 Ramenant les chevaux du Thrace Diomède.  
 Je compte réussir, au moins si le ciel m'aide :  
 Si je ne reviens pas, garde-la donc pour toi,  
 Et prends-la pour servante en souvenir de moi.  
 Je l'ai conquise un jour, non sans peine et sans gloire ;  
 Car on me la donna pour prix de la victoire,



Dans un concours public. C'était le prix des jeux.  
Je passais là : j'aurais été peu courageux  
De laisser échapper cette aubaine : regarde !  
Donc, encore une fois, je la mets en ta garde,  
Car je l'ai bien conquise et non volée ; ainsi  
Prends-là ; toi-même un jour tu me diras merci.

## ADMÈTE

Si j'ai dû te cacher le nom de la victime,  
Va, ce n'est pas par haine ou par manque d'estime ;  
Mais s'il t'avait fallu chercher un hôte ailleurs,  
C'eût été pour moi-même un surcroît de douleurs,  
Et mon âme déjà n'était que trop meurtrie.  
Mais quant à cette femme, Hercule, je t'en prie,  
Choisis, pour la garder, quelque Thessalien  
Qui n'ait pas à souffrir un mal tel que le mien :  
Il ne te manque pas d'autres hôtes dans Phère.  
Moi, je ne pourrais pas regarder l'étrangère  
Sans pleurer. Va, je souffre assez comme cela :  
Ne viens pas aggraver le sort qui m'accabla.  
Et puis, où recevoir une si jeune femme ?  
Car elle est jeune : son allure le proclame.  
Vivra-t-elle parmi les hommes ? mais alors,  
Pourrai-je au milieu d'eux, malgré tous mes efforts,  
La garder pure ? as-tu songé que la jeunesse  
Retient malaisément sa fougue et son ivresse ?  
Ce que j'en dis, ami, c'est pour toi. Faut-il donc  
Que de ma chambre à moi je lui fasse abandon ?  
Qui ? moi ? ! à faire entrer dans le lit de ma femme ?  
Non, non ; des citoyens je redoute le blâme ;  
Je serais accusé par eux de trahison,  
Si cette jeune femme entraît dans ma maison.  
Ce n'est pas tout, ami : qu'en penserait la morte ?  
Non, je dois respecter cette esclave ; il importe  
Que je sois donc prudent.

*a Alceste*

Pour toi, qui que tu sois,  
O femme, de ton corps tout ce que j'aperçois,  
L'attitude, le port, tout... on dirait Alceste !

*Il sanglote. A Hercule*

Tu vois, tu ne peux pas exiger qu'elle reste ;  
Tu me ferais mourir une seconde fois ;  
En voyant celle-ci c'est l'autre que je vois ;  
Ote-la de mes yeux, car ses attraits me troublent,  
Et je sens malgré moi que mes larmes redoublent.  
Rien qu'à la voir, je suis encor plus malheureux !

HERCULE

Que ne puis-je descendre au séjour ténébreux,  
Et ramener au jour une épouse si chère ?

ADMÈTE

Ah ! sans doute, ton cœur le voudrait : mais que faire ?  
Qui pourrait arracher son butin à la mort ?

HERCULE

Soumets-toi donc, Admète, et montre un cœur plus fort.  
Que comptes-tu gagner à vivre dans les larmes ?

ADMÈTE

Ah ! pour les malheureux les pleurs seuls ont des charmes.

HERCULE

Le temps, espérons-le, calmera ton tourment.

ADMÈTE

Le temps ? dis-tu ; jamais ! mais la mort seulement.

HERCULE

Allons ! Une autre femme, un autre mariage...

ADMÈTE

Tais-toi ; tu me surprends, et tu me fais outrage.

HERCULE

Tu bannis de chez toi toute femme à jamais.

ADMÈTE

Nulle autre dans mon lit n'entrera désormais.

HERCULE

Que celle-ci chez toi trouve au moins un asile.

ADMÈTE

N'insiste pas, au nom des dieux, c'est inutile.

HERCULE

Prends-la : tu ne pourras que t'en féliciter.

ADMÈTE

A moins que mon refus ne doive t'irriter,...

HERCULE

Pour insister ainsi j'ai mes raisons, Admète.

ADMÈTE

Il faudra donc que malgré moi je me soumette.

HERCULE

Prends-la, te dis-je, et tu seras récompensé.

ADMÈTE, *aux serviteurs*

Allons, emmenez-la, puisque j'y suis forcé.

HERCULE

Je ne saurais la mettre en des mains étrangères.

ADMÈTE

Conduis-la donc toi-même, ami, si tu préfères.

HERCULE

Je ne la confierai qu'à toi, si tu permets.

ADMÈTE

Qu'elle entre ! elle le peut ; mais la toucher, jamais !

HERCULE

Entre tes mains pourtant il faut que je la mette.

ADMÈTE

Ah ! quelle violence !

HERCULE

Allons, ta main, Admète.

ADMÈTE. *détournant la tête*

La voici ; mais c'est à contre-cœur, j'en conviens :  
Je crois toucher à la Gorgone.

HERCULE

Tu la tiens ?

ADMÈTE

Hélas !

HERCULE

Garde-la donc, ami ; le fils d'Alcmène  
N'est pas ingrat : regarde un peu qui je t'amène :  
Ton Alceste elle-même est là devant tes yeux.  
Sois heureux désormais ; plus de deuil.

ADMÈTE

Justes dieux !

C'est un prodige ; se peut-il que je la voie ?  
Ou quelque dieu vent-il par une fausse joie  
M'abuser ?

HERCULE

Non, c'est bien ta femme.

ADMÈTE

Ah ! sois heureux,

Noble fils du grand Zeus, ami si généreux,  
Et que ton divin père en tous lieux te protège,  
Car je revis par toi ! Mais par quel privilège  
As-tu pu ramener Alceste de l'enfer ?

HERCULE

J'ai serré Thanatos entre mes bras de fer :  
Il n'a pu résister à cette violence.

ADMÈTE

Ah ! merci. Mais pourquoi reste-t-elle en silence,  
Immobile ?

HERCULE

Il le faut. Tu ne l'entendras pas  
Avant un sacrifice offert aux dieux d'en bas.  
Elle ne parlera qu'à la troisième aurore.  
Qu'elle entre en attendant. Adieu ; puissent encore,  
Puisse toujours les lois de Zeus hospitalier  
Rencontrer dans ton cœur ce respect singulier.  
Moi, je vais accomplir l'épreuve redoutée  
Que m'impose la loi du tyran Eurysthée.

ADMÈTE

Ah ! reste auprès de nous, vis avec nous.

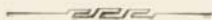
HERCULE

Plus tard ;

Pour l'instant je ne puis différer mon départ.

ADMÈTE

Reviens donc au plus tôt. En attendant, j'ordonne  
A la cité, comme au pays qui l'entourne,  
Qu'on célèbre ce jour avec des chœurs joyeux,  
Et qu'on fasse partout un sacrifice aux dieux.



*PERSONNAGES*

HÉCUBE, veuve de Priam.

POLYXÈNE, sa fille.

ULYSSE.

AGAMEMNON.

POLYMESTOR, roi de Thrace.

TALTHYBIOS, héraut.

Esclaves troyennes, soldats.

La scène est en Thrace, au camp des Grecs, devant la tente assignée  
aux Troyennes, captives d'Agamemnon.



# HÉCUBE



## PREMIÈRE PARTIE

HÉCUBE, ESCLAVES TROYENNES, puis POLYXÈNE  
puis ULYSSE.

HÉCUBE

O filles d'Ilion, menez devant la tente  
La vieille Hécube, reine autrefois éclatante,  
Esclave désormais ainsi que vous. Venez  
Et secourez mon bras débile ; soutenez  
Ce vieux corps qu'un bâton porte, mais qui chancelle.

*Elle s'assied.*

O nuit, pourquoi ton ombre ainsi me trouble-t-elle  
Par des fantômes et des visions d'effroi ?  
Cette nuit j'ai cru voir paraître devant moi  
Polydore, mon dernier fils, qui vit en Thrace :  
O dieux, sauvez l'espoir suprême de la race !  
Car je redoute encor quelque nouveau malheur :  
Jamais je n'ai senti tant d'angoisse en mon cœur.  
Ce n'est pas tout : je vis une biche tremblante,  
Déchirée à mes pieds par la gueule sanglante

D'un loup qui l'arrachait de dessus mes genoux ;  
 Or ce qui fait ce rêve effroyable pour nous,  
 C'est que l'ombre d'Achille a paru sur sa tombe,  
 Et veut qu'une Troyenne en son honneur y tombe :  
 Dieux du ciel, dieux puissants, épargnez mon enfant.

UNE ESCLAVE, *entrant, à Hécube*

Femme, je ne viens pas vers toi, l'air triomphant,  
 Pour adoucir ton infortune maternelle :  
 Je t'apporte au contraire une triste nouvelle.  
 Tu ne sais pas ce que les Grecs ont résolu :  
 Pour victime au tombeau d'Achille ils ont élu  
 Ta fille Polyxène.

HÉCUBE

Ah ! malheureuse !

L'ESCLAVE

Oui, pleure :

Ulysse va venir lui-même tout à l'heure  
 L'arracher de tes bras. Crois-moi, cours aux autels,  
 Cours aux temples, va supplier les immortels,  
 Embrasse les genoux d'Agamemnon : peut-être  
 Obtiendras-tu l'appui généreux de ton maître ;  
 Sans quoi, tout est perdu : le sang dans un flot noir  
 Va jaillir de son col de vierge.

HÉCUBE

O désespoir !

O sort inexorable ! ô dure servitude !  
 Quelle vieillesse affreuse et quelle solitude !  
 Hélas ! hélas ! qui donc à présent me défend ?  
 Car je n'ai plus d'époux, et je n'ai plus d'enfant,  
 Et je suis sans famille ainsi que sans patrie ;  
 Ah ! tout est bien fini ! c'est en vain que je crie,  
 Et je suis morte désormais. Appelez-la,  
 Appelez Polyxène. O mon enfant, voilà,



Voilà ce que le sort te réservait !

POLYXÈNE, *entrant*

O mère,  
Mère, pourquoi ces cris ? Pour comble de misère,  
Qu'arrive-t-il encore ?

HÈCUBE

Ah ! je pleure sur toi,  
Ma pauvre enfant !

POLYXÈNE

Sur moi, pauvre mère ? et pourquoi ?

HÈCUBE

Ma fille ! ô jeune fleur délicate et fragile !  
Ils veulent t'égorger sur la tombe d'Achille.

POLYXÈNE

O mère infortunée ! A mon tour je gémis !  
Voilà donc le destin que les dieux ennemis  
Avaient gardé pour ta misérable vieillesse !  
Je ne puis même plus partager ta détresse,  
Et vivre en esclavage avec toi ! Tu verras,  
Pauvre mère, ta fille arrachée à tes bras,  
Et jetée au fond des ténèbres, sous la terre.  
Moi, je reposerai chez les morts ; mais toi, mère,  
C'est sur toi, oui, sur toi, qu'il faut verser des pleurs ;  
Quant à moi, vivre dans l'opprobre et les douleurs,  
C'était chose peu désirable, et je proclame  
Que mourir est un bien pour moi.

HÈCUBE, *avec un cri sourd*

Ulysse !

ULYSSE, *entrant à Hécube*

O femme,  
Tu dois savoir ce que les Grecs ont décidé.  
Achille a réclamé ta fille : ils ont cédé,

Et veulent sur sa tombe immoler Polyxène ;  
 Moi-même au sacrifice il faut que je la mène ;  
 C'est le fils du héros, Pyrrhus, qui doit frapper.  
 Songe que ton enfant ne peut nous échapper :  
 Ne m'oppose donc pas de vaine résistance ;  
 Résigne toi plutôt, femme, à ton impuissance :  
 Subis patiemment ce qu'il te faut subir.

HÉCUBE

Ah ! je n'ai pas fini de pleurer, de gémir !  
 Lorsque je pense aux maux qu'il faut que je supporte,  
 Depuis longtemps déjà je devrais être morte !  
 Qui donc empêcha Zeus de me faire mourir ?  
 Quel plaisir trouve-t-il à voir l'homme souffrir ?  
 Mais toi, te souvient-il d'être venu dans Troie  
 En te cachant, ainsi qu'un espion qu'on soudoie,  
 Le visage couvert de sang et presque nu ?

ULYSSE

Je m'en souviens.

HÉCUBE

Hélène alors te reconnut,  
 Et n'en parla qu'à moi ; n'est-ce pas vrai ?

ULYSSE

Oui, certe ;

J'ai bien cru que ce jour avait marqué ma perte.

HÉCUBE

Et n'embrassais-tu pas ce jour-là mes genoux ?

ULYSSE

Je l'avoue.

HÉCUBE

Alors moi sans plus songer à nous,  
 Je t'ai sauvé, je t'ai fait sortir de la ville.

ULYSSE

J'en conviens.

## HÉCUBE

Eh bien donc, n'as-tu pas l'âme vile,  
Toi qui, pour reconnaître un bienfait généreux,  
Oses me faire ici tout le mal que tu peux ?  
Ah ! puisque tu conviens que tu m'as suppliée,  
L'aide que tu reçus sera-t-elle oubliée ?  
Vois, je touche à mon tour ton visage et ta main,  
A mon tour je supplie. Ulysse, sois humain,  
De mes bras défaillants n'arrache pas ma fille,  
Assez d'autres sont morts : de toute la famille  
Il ne reste plus qu'elle ; ah ! ne la tuez pas !  
Pour nourrir ma vieillesse et conduire mes pas,  
Je n'ai qu'elle ; elle est tout pour moi, toute ma joie,  
Mon guide, ma lumière en l'ombre où je me noie ;  
O vainqueurs, à mes cris ne demeurez pas sourds :  
Songez que les heureux ne le sont pas toujours  
Nous aussi nous vivions heureux et pleins d'ivresse :  
En un jour ce bonheur est devenu détresse.  
N'auras-tu pas pitié d'une telle douleur ?  
Retourne auprès des Grecs, Ulysse, et montre-leur  
Qu'ayant d'abord fait grâce à deux infortunées,  
Quand aux marches du temple elles furent traînées,  
Les tuer maintenant serait trop odieux.  
Ah ! fais cela, je t'en supplie, au nom des dieux !

## ULYSSE

Où, je vous sauverais volontiers, sois-en sûre.  
Mais je ne puis des Grecs affronter la censure :  
Puisqu'Achille a parlé, nous devons obéir ;  
Nous serions des ingrats, s'il nous fallait trahir  
Un héros qui, plein de vaillance et d'allégresse,  
Sacrifia ses jours pour illustrer la Grèce.  
Car la Grèce n'est pas un peuple de bourreaux ;  
Mais elle a le devoir d'honorer ses héros :

Si des plus hauts exploits la gloire est amoindrie,  
 Qui donc voudrait encor mourir pour la patrie ?  
 Tes maux sont dignes de pitié ? Soit, j'en conviens :  
 Mais es-tu donc la seule à perdre ainsi les tiens ?  
 Chez nous aussi de vieilles mères, de vieux pères,  
 Sont comme toi courbés au poids de leurs misères :  
 Que de femmes n'ont plus pour époux que des morts,  
 Dont la poussière de l'Ida couvre les corps !  
 Tu vivras désormais comme elles, sans famille.

## HÉCUBE

J'ai fait ce que j'ai pu pour te sauver, ma fille ;  
 Hélas ! ce fut en vain ; je ne puis rien pour toi.  
 Mais peut-être auras-tu plus de pouvoir que moi.  
 Essaie : que ta voix soit plaintive et touchante,  
 Prie et supplie, ainsi que le rossignol chante ;  
 Tombe à genoux : ce sont tes jours que tu défends ;  
 Invoque enfin le souvenir de ses enfants :  
 C'est le meilleur moyen de le fléchir sans doute,  
 Cela peut-être suffira pour qu'il t'écoute.

## POLYXÈNE

Va, ne détourne pas ton visage aussitôt,  
 O Roi ; ne cache pas ta main sous ton manteau.  
 Tu redoutes qu'en suppliant je ne les touche :  
 Non, pas un cri ne sortira de cette bouche,  
 Et tu n'encourras pas la colère des dieux ;  
 Ainsi rassure-toi. Même je dirai mieux :  
 Je désire mourir, et suis prête à te suivre.  
 En l'état où je suis, Ulysse, vouloir vivre,  
 Ce serait lâche. Car enfin, je m'en souviens,  
 Celui qui fut mon père était roi des Phrygiens,  
 Et c'est ainsi que j'ai débuté dans la vie.  
 Ensuite j'ai grandi, vierge heureuse et ravie,  
 Destinée à des rois illustres, tous jaloux

D'être choisis par moi pour être mon époux.  
Et chacun m'admirait plus qu'aucune troyenne :  
Des femmes de l'Ida j'étais comme la reine,  
Presque déesse, à part la mort ! Et maintenant,  
Je suis esclave ! O nom étrange et surprenant !  
Pour cela seul je veux mourir. D'ailleurs tel maître  
Que je rencontrerais serait cruel peut-être ;  
Et moi, la sœur d'Hector et de tant de héros,  
Il me faudrait, parmi les pleurs et les sanglots,  
Balayer la maison, laver, tisser et coudre !  
J'aurais le pain à faire avec le grain à moudre !  
Un esclave quelconque, acheté comme moi,  
Viendrait souiller mon lit préparé pour un roi !  
Non ; je préfère et de beaucoup, cesser de vivre.  
Que mon corps aille chez Hadès ; je te le livre.  
Ulysse, emmène-moi, je suis prête à mourir,  
Car nul espoir pour moi ne saurait plus fleurir.

*sur un geste d'Hécube*

Ah ! ne me retiens pas, demeure ici, demeure,  
O mère ; tu vois bien qu'il vaut mieux que je meure,  
Avant que d'essuyer les outrages du sort.

#### HÉCUBE

C'est noblement parler, ma fille, mais ta mort  
Me tuera, le sais-tu ? Ha ! je t'en prie, Ulysse :  
S'il faut absolument qu'on fasse un sacrifice,  
Si l'on craint le courroux d'Achille mort, ô roi,  
Celle qu'il faut mener sur le bûcher, c'est moi.  
Convient-il que pour moi Polyxène réponde ?  
Frappez-moi sans pitié : c'est moi qui mis au monde  
Pâris, le meurtrier d'Achille.

#### ULYSSE

Non pas, non :  
L'ombre d'Achille, ô femme, a prononcé le nom  
De Polyxène, et non le tien.

HÉCUBE

Race cruelle !

Ne pouvez-vous au moins m'égorger avec elle ?  
Si votre Achille veut du sang, qu'il soit content :  
Versez le mien : il en boira deux fois autant.

ULYSSE

C'est assez d'une mort, sans y joindre la tienne :  
Hélas ! c'est déjà trop même de Polyxène !

HÉCUBE

Je veux mourir avec mon enfant : il le faut.

ULYSSE

Tu n'as pas à vouloir, femme, parle moins haut.

HÉCUBE

Je m'attache à son corps comme le lierre au chêne.

ULYSSE

Reste calme, crois-moi, ta résistance est vaine.

HÉCUBE

Ma fille ! Non, je ne peux pas l'abandonner.

ULYSSE. *avec un peu de violence*

Et moi je ne puis pas partir sans l'emmener.

POLYXÈNE

Écoute-moi, ma mère.

*à Ulysse*

Et toi, sois magnanime

Et clément : ce transport n'est que trop légitime  
De la part d'une mère.

*à sa mère*

Ah ! ne résiste pas,

Ma mère ; veux-tu donc que l'on te jette à bas ?  
Veux-tu qu'un bras viril frappe, meurtrisse, outrage

Ton corps débile, car voilà le bel ouvrage  
Qu'on ferait sûrement pour t'arracher de moi.  
Mère, un tel traitement n'est pas digne de toi.  
Mais viens ; de mon visage, ô mère, je t'en prie,  
Approche ton visage avec ta main chérie.  
Pour la dernière fois le jour luit à mes yeux ;  
Viens recevoir de moi les suprêmes adieux :  
Sous la terre dans un instant je vais descendre,  
Sans avoir eu l'époux que j'avais droit d'attendre.

HÉCUBE

Et moi, je reste esclave à la clarté du jour.

POLYXÈNE

Je m'en vais loin, bien loin, dans l'inferral séjour.

HÉCUBE

Hélas ! je suis la plus malheureuse des mères.

POLYXÈNE

Que dire de ta part à mon père, à mes frères ?

HÉCUBE

Que j'ai touché le fond du gouffre des douleurs.

POLYXÈNE

O tendre sein qui m'as nourri, reçois mes pleurs.

HÉCUBE

O malheureuse enfant, ô mort prématurée !

POLYXÈNE

Reçois mes derniers vœux, mère, mère adorée.

HÉCUBE

A moi, des vœux ! Hélas ! je n'en ai plus besoin.

POLYXÈNE

O Polydore, adieu, quoique tu sois bien loin.

HÉCUBE

Polydore ! L'infortuné vit-il encore ?

POLYXÈNE

Sans doute, il vit : quand tu mourras, c'est Polydore  
Qui fermera tes yeux chéris.

HÉCUBE

Mourir, mourir !

Ah ! je suis déjà morte à force de souffrir.

POLYXÈNE

Ulysse, emmène-moi : j'ai l'âme déchirée  
Quand j'entends les sanglots d'une mère éplorée,  
Et sans doute les miens la déchirent aussi.  
O lumière, c'est la dernière fois qu'ici  
Je t'invoque ; voici la fin de l'heure brève  
Qui me sépare encor de l'autel et du glaive.

HÉCUBE

Ah ! ma fille, ta main. Par pitié ! vois mes pleurs.  
Ah ! ne me laisse pas sans enfants ! Dieux ! je meurs !*Elle s'affaisse.*





## DEUXIÈME PARTIE

HÈCUBE, TALTHYBIOS, TROYENNES, puis AGAMEMNON

TALTHYBIOS

Où pourrai-je trouver, dis-moi, jeune troyenne,  
Celle qui fut naguère encore votre reine ?

UNE TROYENNE

Regarde-la, héraut ; elle est là, sur le seuil,  
Étendue, enfermée en ses voiles de deuil.

TALTHYBIOS

Ah ! dieux ! la voilà donc, cette reine célèbre,  
Épouse du puissant Priam ! O sort funèbre !  
Sa ville a disparu, car les Grecs triomphants  
L'ont brûlée ; elle-même, esclave et sans enfants,  
Elle gît sur le sol et souille de poussière  
Sa tête infortunée. O douleur ! ô misère !  
Hélas ! hélas ! je suis bien vieux, et cependant,  
Plutôt que de subir un sort si dégradant,  
Je perdrais volontiers ce qui me reste à vivre.  
Allons, femme, debout ! redresse, pour me suivre,  
Ta pauvre tête blanche et ton corps épuisé.

HÈCUBE

Ne peut-on sur le sol me laisser reposer ?  
Qu'est-ce ? pourquoi troubler encore ma pauvre âme ?

TALTHYBIOS

Je suis Talthybios, et viens te chercher, femme,  
Car je suis serviteur des Grecs, et c'est le roi  
Qui m'envoie.

HÉCUBE

O bonheur ! quoi ! viendrais-tu vers moi  
M'annoncer que les Grecs m'immoleront moi-même  
Avec ma fille ? O bon vieillard, comme je t'aime !  
Hâtons-nous donc ! allons, guide-moi, vieillard.

TALTHYBIOS

Non.

Il s'agit d'enterrer ta fille. Agamemnon  
Et son frère m'envoient ici pour te conduire  
Vers son cadavre.

HÉCUBE

Eh quoi ? vieillard, que veux-tu dire ?  
Tu ne viens pas ici me conduire à la mort ?  
Ah ! ma fille ! ils t'ont donc fait périr sans remord !  
Et moi, moi, je n'ai plus d'enfants ! Infortunée !  
Au moins dis-moi comment ils l'ont assassinée :  
Fut-ce avec pitié d'elle ou le cœur endurci ?  
Parle, si douloureux que soit un tel récit.

TALTHYBIOS

Pour la seconde fois tu veux donc que je pleure ?  
Soit ; quand on l'immolait j'ai pleuré tout à l'heure :  
Je vais pleurer encore en te le racontant.  
Donc les Grecs se pressaient en grand nombre, attendant  
Celle que l'on devait immoler. On l'amène,  
Et sur le haut du tertre on place Polyxène.  
Alors Pyrrhus, prenant pour l'invocation  
La coupe d'or qu'emplit une libation,  
M'ordonne d'imposer le silence à l'armée,  
Et fait entendre la formule accoutumée ;  
Puis, tirant un poignard aigu de son étui,  
Il fait signe aux soldats qui sont derrière lui  
De tenir ton enfant. Mais alors Polyxène :  
« Ah ! ne vous donnez pas, dit-elle, tant de peine !  
O Grecs, puisque par vous je n'ai plus de pays,

Je consens à mourir, et je m'en réjouis.  
Ne me touchez donc pas : ce serait un outrage ;  
Je saurai présenter ma gorge avec courage.  
Au nom des dieux, laissez-moi libre pour mourir :  
Étant fille de roi, je ne saurais souffrir  
Qu'au royaume d'Hadès on me traite en esclave. »  
Aussitôt on s'écarte. Alors, d'un geste grave,  
Elle saisit sa robe, et, déchirant d'un trait,  
De l'épaule au nombril, le lin qui la couvrait,  
Elle montre sa gorge et sa poitrine nue ;  
Puis, courbant le genou, d'une voix contenue  
Elle dit à Pyrrhus : « J'ignore ton dessein,  
Mais frappe où tu voudras, homme : voici mon sein,  
Voici ma gorge aussi ; tu vois que je suis prête. »  
Pyrrhus, plein de pitié, s'avance, et puis s'arrête,  
Indécis ; il la trappe enfin, et de son fer  
Tranche la gorge, et fait ruisseler le sang clair.  
Elle tombe, mais jusqu'en mourant elle pense  
Qu'étant vierge, elle doit tomber avec décence ;  
Elle ferme les plis de sa tunique, et meurt.  
C'est alors chez les Grecs une grande rumeur.  
De feuillage les uns couvrent la pauvre morte,  
D'autres élèvent un bûcher : chacun apporte  
Sa bûche ou ses rameaux, et s'en va, puis revient,  
Et gourmande en passant ceux qui n'apportent rien,  
Tant on admire un cœur si grand chez une femme.  
Ah ! que cela du moins console un peu ton âme,  
Dans l'abîme de maux où te plonge le sort.

## HÉCUBE

Oui, parmi tous les maux qui m'accablent, ta mort,  
O mon enfant, ta mort est sans doute le pire.  
Hélas ! j'en souffrirai jusqu'à ce que j'expire,  
Mais tu montras tant de noblesse et de fierté,  
Que de mon sort je ressens moins la cruauté.

*à Talthybios*

Héraut, va dire aux Grecs que personne n'y touche :  
C'est moi qui la mettrai sur sa funèbre couche.

*Il sort*

Oui, oui, je lui rendrai les suprêmes honneurs ;  
J'arroserai son corps de cendres et de pleurs :  
Du mieux que je pourrai j'accomplirai le rite,  
Sans pouvoir la parer comme elle le mérite.  
Si les femmes qui sont esclaves avec moi  
Ont aux maîtres dont il leur faut subir la loi  
De leurs anciens bijoux dérobé quelque chose,  
Elles m'en donneront une part, je suppose.  
O demeure splendide, ô palais fortunés,  
O roi Priam, à qui tant de fils étaient nés,  
Priam, roi si puissant, et moi, leur vieille mère,  
Où donc en sommes-nous ? O grandeur éphémère !  
Naguère tant d'orgueil, aujourd'hui le néant !  
Hélas ! tout a sombré dans l'abîme béant.

*UNE ESCLAVE, amenant le cadavre de Polyxène*

O malheureuse Hécube, ô ma chère maîtresse,  
Quelle infortune est comparable à ta détresse ?  
C'est en vain que le jour frappe encore tes yeux :  
Sans époux, sans enfants, sans patrie, ah ! grands dieux !  
C'est la mort.

HÉCUBE

Tu ne m'apprends rien ; mais qui t'amène ?  
Et pourquoi m'apporter le corps de Polyxène ?  
Je croyais que les Grecs, apaisant leurs fureurs,  
Lui rendaient à l'envi les suprêmes honneurs.

*L'ESCLAVE, s'adressant aux autres esclaves*

Hélas ! elle est encore à pleurer Polyxène ;  
Mais il est d'autres maux qu'il faut bien qu'elle apprenne.

HÉCUBE

Qu'as-tu dit ? Quels malheurs faut-il apprendre encor ?

Viens-tu m'offrir la tête et m'annoncer la mort  
De Cassandre la prophétesse ?

L'ESCLAVE

Elle est vivante ,  
Mais tu n'es pas encore au bout de l'épouvante.

*Elle découvre le corps*

Femme, jette les yeux sur ce cadavre nu :  
Tu ne l'attendais pas ; l'as-tu bien reconnu ?

HÉCUBE

Polydore ! mon fils ! le dernier de la race !  
Et moi qui le croyais à l'abri dans la Thrace !  
Ah ! malheureuse, je succombe, je me meurs !  
Jamais on n'entendra la fin de mes clameurs.  
Et voilà donc à quoi les dieux m'ont destinée !  
O mon fils, entends-tu ta mère infortunée ?  
A quelle mort as-tu succombé ? réponds-moi.  
Qui t'a frappé, mon fils, et qu'a-t-on fait de toi ?

L'ESCLAVE

Tout à l'heure je l'ai rencontré sur la grève,  
Où les flots le poussaient.

HÉCUBE

Ah ! je comprends mon rêve,  
Maintenant ; maintenant, oui, je comprends pourquoi  
Ton ombre cette nuit s'est présentée à moi.  
O crime épouvantable ! ô l'assassin rapace !

L'ESCLAVE

Un assassin, dis-tu ?

HÉCUBE

Oui, notre hôte de Thrace,  
Chez qui Priam l'avait caché comme un trésor

L'ESCLAVE

L'aurait-il égorgé pour lui voler son or ?

## HÉCUBE

Ah ! sans doute. Oh ! le crime impie, intolérable !  
 Oh ! quel sera le châtement ? Monstre exécration,  
 As-tu pu sans pitié massacrer un enfant,  
 Un pauvre corps fragile et que rien ne défend ?  
 Ah ! malheureux !

*Elle s'abîme dans sa douleur*

AGAMEMNON, *entrant*

Eh bien ! qu'attends-tu, pauvre reine,  
 Pour rendre les derniers devoirs à Polyxène ?  
 Le héraut nous ayant de sa part avertis  
 De ne point y porter la main, j'y consentis ;  
 Je n'ai laissé toucher ton enfant à personne.  
 Mais quoi ! tu ne viens pas, ô femme, et je m'étonne,  
 Et je viens te chercher, car là-bas tout est prêt.  
 Mais qu'est-ce là ? Quel est ce cadavre ? On dirait  
 Celui d'un troyen.

HÉCUBE, *à part, tournée vers le cadavre*

Ah ! malheureuse ! que faire ?  
 Faut-il tomber à ses genoux ? faut-il me taire ?

AGAMEMNON

Pourquoi te lamenter ainsi le dos tourné ?  
 Je veux savoir quel est cet homme assassiné.

HÉCUBE, *à part*

Sans le roi, je ne puis songer à la vengeance.  
 Pourquoi délibérer, puisque mon indigence  
 N'a pas d'autre soutien ?

*à Agamemnon*

O Roi, pitié pour nous ;  
 Regarde, Agamemnon ; j'embrasse tes genoux,  
 Je touche ton menton et ta main droite, ô maître.

AGAMEMNON

Que désires-tu donc ? Ta liberté, peut-être ?

C'est peu de chose.

HÉCUBE

Non : j'aime mieux pour jamais  
Rester esclave, ô roi, si toi, tu me promets  
De me venger.

AGAMEMNON

Et pour cela, que faut-il faire ?

HÉCUBE

Tu vois ce mort ?

AGAMEMNON

Hé bien ?

HÉCUBE

C'est mon fils.

AGAMEMNON

Toi, sa mère ?

Quel est donc cet enfant ?

HÉCUBE

Celui-là n'était pas  
Parmi ceux qui dans Troie ont trouvé leur trépas.  
Son père, par prudence, et pour sauver la race,  
L'avait envoyé seul dans ce pays, en Thrace,  
Où notre hôte était roi.

AGAMEMNON

Quoi ? chez Polymestor ?

HÉCUBE

Lui-même, en lui donnant la garde d'un trésor.  
Ah ! trésor trop funeste !

AGAMEMNON

Et par quelle aventure

Est-il mort ?

HÉCUBE

Il est mort par la main d'un parjure !  
Quel autre que son maître aurait pu l'immoler ?

AGAMEMNON

L'aurait-il mis à mort afin de le voler ?

HÉCUBE

Certes, dès qu'il connut le désastre de Troie.

AGAMEMNON

Et d'où vient que ce corps est là ? qui te l'envoie ?

HÉCUBE

La mer sur le rivage a rejeté le mort.

AGAMEMNON

Tu crois qu'après l'avoir frappé, Polymestor  
L'a jeté dans la mer ?

HÉCUBE

Ah ! la chose est trop sûre.

AGAMEMNON

Pauvre femme ! tes maux sont vraiment sans mesure.

HÉCUBE

Oui, j'ai souffert tous ceux qu'on peut souffrir, tous, tous.  
Laisse-moi donc, ô roi, tomber à tes genoux.  
Si tu peux approuver le forfait d'un parjure,  
J'essaierai de me résigner, je te le jure ;  
Sinon, prince, châtie un infâme égorgeur,  
Qui, méprisant les dieux et l'Érèbe vengeur,  
N'a pas craint de commettre un pareil sacrilège.  
Pitié, prince, pitié, car sans toi que ferais-je ?  
Considère l'état où le sort me réduit :  
J'étais reine, et je suis ton esclave aujourd'hui ;



Jadis mère féconde et maintenant flétrie,  
Sans enfants désormais ainsi que sans patrie.

*sur un geste d'Agamemnon*

Mais quoi ? que fais-tu donc ? on dirait que tu fuis !  
Ah ! vains efforts ! O malheureuse que je suis !  
Va, si ce n'est pour moi, que ce soit pour Cassandre :  
Comment espérer d'elle un soupir, un mot tendre,  
Comment réduire enfin cet esprit obstiné,  
Si tu ne venges pas son frère assassiné ?  
O mon maître, ô soleil éclatant de la Grèce,  
Daigne étendre sur nous une main vengeresse :  
Châtier les méchants et servir le bon droit,  
N'est-ce pas l'œuvre d'un grand cœur et d'un grand roi ?

AGAMEMNON

Va, ne crois pas que ta prière m'importune,  
Hécube ; j'ai pitié de ta longue infortune ;  
D'un hôte si félon je veux bien te venger,  
Car le droit est pour toi ; mais comment t'obliger  
Sans que de leur côté les Grecs puissent prétendre  
Que j'ai puni ce traître à cause de Cassandre ?  
Car enfin, pour les Grecs, cet homme est un ami ;  
Au contraire, ton fils, pour eux, c'est l'ennemi ;  
Et si j'ai, moi, pour lui, certaine sympathie,  
L'armée à m'imiter n'est point assujettie.  
Songes-y donc : je ne veux rien te refuser,  
Mais il faut que les Grecs ne puissent m'accuser.

HÉCUBE

Hélas ! il n'est donc pas un homme qui soit maître  
D'agir comme il lui plaît ! Tous doivent se soumettre  
A quelque volonté plus forte que la leur !  
Ainsi l'opinion des autres te fait peur ?  
Eh bien, soit ! Je puis, moi, t'enlever cette crainte.  
Oui, j'agirai moi-même, en employant la feinte :  
Laisse-moi faire, ô roi, sans te mêler de rien ;  
Je me charge de tout, moi seule.

AGAMEMNON

J'entends bien.

Mais quoi ? Vas-tu d'un glaive armer ton bras débile ?  
 Ou penses-tu que le poison soit plus habile ?  
 Que feras-tu ? Qui t'aidera dans ton dessein ?

HÉCUBE

Ne crains rien ; c'est assez, pour punir l'assassin,  
 Des femmes d'Ilion qui sont là, dans la tente.

AGAMEMNON

Des femmes triompher d'un homme ! Vaine attente !

HÉCUBE

As-tu donc oublié les enfants d'Ægyptos ?  
 Ne te souvient-il plus des femmes de Lemnos ?  
 Va, nous aurons ici la ruse jointe au nombre.  
 Mais toutefois permets qu'on puisse sans encombre  
 Aller trouver le traître et l'amener d'abord.

*(Agamemnon fait un geste d'assentiment).*

Femme, va de ma part chercher Polymestor :  
 Ce que je dois lui dire ici nous intéresse  
 Tous les deux, ses enfants aussi : donc qu'il se presse,  
 Et les amène ! Et toi, prince, suspends un peu  
 Les funérailles de ma fille, car je veux  
 Mettre au même bûcher la sœur avec le frère,  
 Afin qu'ils soient au moins réunis sous la terre.

AGAMEMNON

O femme, il sera fait ainsi que tu le veux.  
 Il serait malaisé d'accéder à tes vœux,  
 Si la mer maintenant s'ouvrait devant l'armée ;  
 Mais la route des flots nous est toujours fermée,  
 Et nous devons patienter jusqu'au départ.  
 Puisses-tu cependant réussir pour ta part !  
 Un traître à son parti n'intéresse personne :  
 Polymestor fut traître et je te l'abandonne.



## TROISIÈME PARTIE

HÈCUBE, POLYMESTOR, *amené par l'esclave troyenne, suivi de ses enfants et de soldats, puis AGAMEMNON.*

POLYMESTOR

O malheureux Priam ! O destin foudroyant !  
O chère Hécube, hélas ! je pleure en te voyant,  
Et je songe à ta ville envahie et brûlée,  
A ta fille à l'instant sur l'autel immolée.  
Hélas ! à quoi peut-on se fier désormais,  
Quand les plus fortunés succombent pour jamais ?  
Ah ! sans doute les dieux traitent ainsi les hommes,  
Afin qu'en nos terreurs, ignorants que nous sommes,  
Tous nous les adorions. Mais que sert de pleurer  
Sur des malheurs que rien ne peut plus réparer ?  
Dis-moi, peut-être tu m'en veux de mon absence,  
Mais j'étais loin d'ici ; je n'eus pas connaissance  
De ta venue, et je ne fais que d'arriver ;  
Cependant je sortais pour venir te trouver,  
Lorsqu'à l'instant j'ai rencontré cette servante,  
Et j'accours, trop heureux de te revoir vivante.

HÈCUBE

Ah ! dans mon infortune et dans mon désarroi,  
Sur toi je n'ose plus lever les yeux, ô roi :  
A qui connut mon sort autrefois si prospère,  
J'ai honte de montrer mon deuil et ma misère.

POLYMESTOR

Oui, oui, je te comprends. Mais que veux-tu ? Pourquoi

M'as-tu fait appeler ?

HÉCUBE

C'est un secret, ô roi,  
Que tes enfants et toi seuls vous devez apprendre.  
Éloigne tes soldats, qu'ils ne puissent m'entendre.

POLYMESTOR, *aux soldats*

Allez : je puis ici demeurer sans danger ;  
*à Hécube*

Ami pour toi, je ne suis point un étranger  
Pour les Grecs. Parle donc, apprends-moi quel service  
Je puis rendre à ton infortune : c'est justice  
Que je fasse pour toi tout ce que tu voudras

HÉCUBE

Bien. Mais d'abord ce fils, qu'autrefois de nos bras  
Tu pris pour le garder avec toi, Polydore,  
Est-il toujours vivant ?

POLYMESTOR

Oui certes, il vit encore :  
Sois tranquille pour lui, femme, et compte sur moi.

HÉCUBE

O la bonne parole, et bien digne de toi.

POLYMESTOR

De quoi faut-il encore t'informer pour te plaire ?

HÉCUBE

Se souvient-il aussi quelquefois de sa mère ?

POLYMESTOR

Il aurait bien voulu venir te retrouver.

HÉCUBE

Et l'or qu'on t'a remis pour le lui conserver ?

POLYMESTOR

Il est en sûreté, tu seras bien servie.

HÉCUBE

Je pense que cet or ne te fait point envie.

POLYMESTOR

Envie ? Eh ! n'ai-je point assez de ce que j'ai ?

HÉCUBE

Puisque ton dévouement pour nous n'a pas changé,  
Tu vas savoir dans un instant combien je t'aime.

*Elle fait approcher Polymestor et ses enfants et leur parle bas.*

Au temple de Pallas et dans Iliou même,  
Un large pavé noir se dresse sur le sol :  
C'est là que sont cachés et protégés du vol  
Les antiques trésors de Priam et de Troie.  
Grâce à ta loyauté, prince, j'aurai la joie  
Que tout cet or sera conservé pour mon fils.

POLYMESTOR

Compte sur moi, reine, aujourd'hui comme jadis.

HÉCUBE

De plus j'ai des bijoux ici que je dérobe.

POLYMESTOR

Où sont-ils ? Seraient-ils enfermés sous ta robe ?

*HÉCUBE, montrant la tente voisine*

Non, ils sont là, cachés sous un tas de butin.

POLYMESTOR

Au camp des Grecs ? Vraiment l'asile est peu certain.

HÉCUBE

La tente est réservée aux captives de Troie.  
Viens.

POLYMESTOR

Mais n'aurai-je point à craindre qu'on m'y voie,  
Un Grec ne pourrait-il... ?

HÉCUBE

Un homme ici ? Jamais !  
Entre donc hardiment, car les Grecs désormais,  
Impatients qu'ils sont de revoir leur patrie,  
Ne sauraient demeurer bien longtemps. Je t'en prie,  
Viens recevoir le prix de ton zèle ; allons, viens ;  
Après, tu rejoindras mon fils avec les tiens.

*Ils entrent ensemble dans la tente.*

L'ESCLAVE, seule

Le juste châtiment ne peut se faire attendre ;  
Ainsi, précipité sans pouvoir se défendre,  
Un homme tombe au fond de la mer, loin du port :  
Ainsi tu vas tomber brusquement dans la mort ;  
Et tu seras déçu dans ton espoir cupide,  
Car c'est l'amour de l'or qui te perd, ô perfide,  
Et tu meurs par des mains débiles.

POLYMESTOR, de l'intérieur de la tente.

Ah ! mes yeux !  
Mes yeux ! on me les creve ! au secours !

L'ESCLAVE

Justes dieux !  
J'entends les cris du Thrace !

POLYMESTOR

Encore ! Ah ! l'on m'achève !  
Quel massacre !

L'ESCLAVE

Oui, ce sont les deux yeux qu'on lui creve.  
*On entend un grand bruit dans la tente, Hécube sort*

HÉCUBE

Va, va, renverse tout, et brise tout ; tes yeux

Ne reverront jamais la lumière des cieux ;  
Tu ne peux à tes fils non plus rendre la vie.

L'ESCLAVE

Est-il vrai que voilà ta vengeance assouvie,  
O maîtresse ? as-tu fait vraiment ce que tu dis  
A ce perfide ?

HÈCUBE

Certe, et je m'en applaudis.  
Bientôt hors de la tente on va le voir paraître,  
Aveugle, et la démarche incertaine. Ah ! le traître !  
Et les corps de ses fils, tu les verras aussi.  
Ah ! je l'ai bien puni ! Regarde, le voici.  
Mais il écume de fureur, et je préfère  
Que nous nous écartions.

*Polymestor reparait sur la scène et on apporte les cadavres de ses enfants.*

POLYESTOR

Ah ! malheureux, que faire ?  
Ah ! comment me venger de ces monstres maudits ?  
O soleil qui vois tout, soleil qui resplendis,  
Ne pourrais-tu guérir ma sanglante paupière ?  
Mes yeux ne verront-ils plus jamais la lumière ?  
Ah ! Ah ! d'un pas furtif je les entends marcher  
Oh ! si mes mains pouvaient au moins les accrocher !

*Il se démène, les bras tendus*

Que je voudrais les dévorer, comme une bête,  
Me gorger de leur sang et leur manger la tête !

*Il s'était écarté de la tente ; il se rapproche*

Hélas ! vais-je laisser dans leurs mains mes enfants ?  
Bacchantes en fureur, si je ne les défends,  
Elles vont les jeter aux chiens dans la campagne,  
Ou disperser leurs os sanglants dans la montagne !  
A moi, Thraces et Grecs ! Fils d'Atrée, au secours !  
Au nom des dieux, venez ! Je crie : êtes vous sourds ?

Qu'est-ce donc qu'on attend pour venir à mon aide ?  
Des femmes m'ont frappé, m'ont perdu sans remède !  
Des esclaves ont pu me crever les deux yeux !  
Ah ! quel outrage indigne et quelle horreur ! O dieux,  
Que vais-je devenir maintenant ? Que ferai-je,  
Malheureux ? Je n'ai plus, pour que mon mal s'abrège,  
Qu'à me précipiter dans le fond des enfers.

AGAMEMNON, *entrant*

Un grand cri de détresse, en traversant les airs,  
A troublé le camp grec et toute la contrée,  
Et j'accours : qu'est-ce donc ?

POLYMESTOR

O cher, cher fils d'Atrée,  
Si je te reconnais, ce n'est plus qu'à ta voix :  
Hélas ! je n'ai plus d'yeux.

AGAMEMNON

Ah ! qu'est-ce que je vois ?  
Infortuné, qui donc priva de la lumière  
Tes pauvres yeux sanglants ? Quelle main meurtrière  
A frappé tes deux fils ? Celui-là, quel qu'il soit,  
Nourrissait de terribles haines contre toi.

POLYMESTOR

Sache-le donc : l'auteur de ces crimes infâmes,  
C'est ta captive, Hécube, avec toutes ses femmes.

AGAMEMNON

Que dis-tu ? C'est Hécube, ô roi, qui t'aveugla ?  
Hécube, est-il possible ? As-tu bien fait cela ?

POLYMESTOR

Comment ? elle est encore ici, cette furie ?  
Dis-moi de quel côté, dis-le moi, je t'en prie.



Ah ! je voudrais dans mes deux mains la tenir là  
Et la mettre en morceaux ! Ah ! misérable !

*Il se démène comme tout à l'heure*

AGAMEMNON

Holà !

Sois calme !

POLYMESTOR

Par les dieux, prince, laisse-moi faire ;  
Permetts-moi d'écraser cette immonde vipère.

AGAMEMNON

Non, ne t'agite pas ainsi qu'un insensé ;  
Raconte sans fureur tout ce qui s'est passé ;  
Puis, après qu'à son tour nous l'aurons entendue,  
Que justice vous soit à tous les deux rendue !

POLYMESTOR

Hé bien ! voici les faits. Le roi Priam jadis  
Me confia les jours de son plus jeune fils :  
Sans doute il prévoyait la ruine de Troie,  
Et voulait aux vainqueurs dérober cette proie.  
Je l'ai tué, ce fils, et crois avoir bien fait :  
Je puis te le prouver. Je craignais en effet  
Que cet enfant pour vous ne fût une menace :  
Il pouvait rebâtir Troie à la même place,  
Et d'anciens habitants repeupler la cité ;  
Il obligeait ainsi votrep euple irrité  
A faire de nouveau la guerre à cette race,  
Par suite, à ravager du même coup la Thrace :  
Ce pays de nouveau se serait vu réduit  
A supporter les maux dont il souffre aujourd'hui,  
Et je n'ai pas voulu qu'il les souffrit encore.  
Mais Hécube, apprenant la mort de Polydore,  
Voulut venger son fils avec un piège adroit :  
Sous le prétexte faux de m'enseigner l'endroit

Où se trouvait caché tout l'or des Priamides,  
Dans la tente, au milieu de ces femmes perfides,  
Elle me fait entrer avec mes fils. Et moi,  
Sur un lit de repos je m'assieds sans émoi.  
Sous couleur d'admirer mes deux lances de Thrace,  
On me les ôte. Puis, mes deux fils qu'on embrasse  
Passent de mains en mains, admirés et flattés ;  
Mais surtout de leur père on les tient écartés.  
Or, pendant que le groupe à mes yeux les dérobe,  
Ces monstres, saisissant des poignards sous leur robe,  
Les frappent tous les deux ; et moi, l'on me saisit  
Par les mains, par les pieds : je suis à la merci  
De ces poulpes hideux : si je lève la tête  
Pour aller au secours de mes fils, on m'arrête  
En me tirant par les cheveux brutalement ;  
Je ne puis dans leur mains faire un seul mouvement :  
Le nombre m'a vaincu. Mais c'est trop peu pour elles :  
Pour leur dernier exploit, ces féroces femelles  
S'en prennent à moi-même avec des cris joyeux,  
Et d'une épingle d'or me crèvent les deux yeux,  
Puis à travers la tente elles prennent la fuite.  
Moi je bondis, comme une bête, à leur poursuite.  
Hélas ! c'est vainement que mes bras battent l'air,  
Et me voici. Tu vois, roi, ce que j'ai souffert  
Pour vous avoir prêté mon aide secourable,  
En tuant l'ennemi des Grecs.

HÉCUBE

Ah ! misérable !

C'est pour l'amour des Grecs, c'est pour Agamemnon,  
Que ton bras égorgeait mon pauvre enfant ! Non, non ;  
Qui pourrait croire une imposture aussi vulgaire ?  
Toi, vouloir épargner aux Grecs une autre guerre ?  
Non, tu prétends en vain cacher la vérité :  
Mon fils fut immolé par ta cupidité ;

C'est de ta passion pour l'or qu'il fut victime.  
Ah ! si l'amour des Grecs avait causé ton crime,  
C'est quand les murs de Troie étaient debout encor,  
C'est quand Priam vivait, c'est quand vivait Hector,  
Qu'il fallait le livrer mort ou vif à la Grèce.  
Tu t'en es bien gardé : dans ta scélératesse,  
Tu n'as égorgé l'hôte assis à ton foyer  
Que le jour où tu vis nos maisons flamboyer,  
Le jour où la cité périt dans l'incendie.  
Faut-il par d'autres faits prouver ta perfidie ?  
L'or, qui n'est pas à toi, l'or, qui te fut remis,  
Tu devais, si les Grecs sont vraiment tes amis,  
Le leur offrir, quand ils en avaient pénurie,  
Eux, depuis si longtemps absents de leur patrie ;  
Mais tu ne songeais guère à t'en priver pour eux,  
Et maintenant encore, ô l'homme généreux,  
Tu gardes pour toi seul tout le fruit de ton crime.  
Aussi ton châtement est-il bien légitime,  
Et tu requiers en vain l'assistance du roi.  
Si tu crois le toucher, tu te trompes, crois-moi.  
J'en suis sûre, il n'est pas possible qu'il protège  
L'infâme trahison d'un hôte sacrilège.

## AGAMEMNON

J'aimerais beaucoup mieux n'avoir point à juger ;  
Mais puisqu'enfin je n'ai pas craint de m'engager.  
Voici. Sache-le donc, prince, je ne puis croire  
Que ton bras ait commis une action si noire  
Dans l'intérêt des Grecs, non plus que dans le mien.  
Car pour te disculper tu raisones fort bien ;  
Mais ton amour de l'or explique seul ta faute.  
Est-il permis chez vous d'assassiner son hôte,  
Je ne sais ; en tous cas c'est un crime chez nous,  
Et de ceux qui jamais ne sauraient être absous.  
Subis donc les effets de ce crime exécrable.

POLYMESTOR

Ainsi je suis vaincu par cette misérable !

HÉCUBE

Traître, de tes forfaits tu recueilles les fruits.

POLYMESTOR

Oh ! mes enfants ! mes yeux ! malheureux que je suis !

HÉCUBE

Tu pleures ? Tu n'est pas seul à pleurer, infâme !

POLYMESTOR

Tu m'outrages encore, abominable femme.  
Mais quand tu tomberas de la hune à la mer,  
Chienne, tu n'auras pas un langage si fier.

HÉCUBE

De la hune ? et comment ?

POLYMESTOR

Oui, l'horrible troyenne  
Bientôt dans sa fureur sera changée en chienne,  
Et grimpera sur les haubans.

HÉCUBE

En chienne, moi ?

Qui te l'a dit ?

POLYMESTOR

L'oracle sûr en qui j'ai foi.

HÉCUBE

Un oracle ? Il aurait mieux fait de te prédire  
Tes propres maux. Va, ton oracle me fait rire.  
D'ailleurs je suis vengée ; ainsi je puis mourir.

POLYMESTOR

Monstre, ta fille aussi, Cassandre, va périr.

HÉCUBE

Meurs toi-même plutôt.

POLYMESTOR

Clytemnestre sur elle  
Bientôt se vengera d'un époux infidèle.

HÉCUBE

Clytemnestre à ce point serait folle !

POLYMESTOR

Bien mieux :

Elle prendra la hache en main, le cœur joyeux,  
Et tuera son époux.

AGAMEMNON

Malheureux ! tu délires !  
Prends garde qu'à tes maux ne s'en joignent de pires !

POLYMESTOR

Frappe-moi : je te dis qu'un bain de sang là-bas,  
Prince, t'est réservé !

AGAMEMNON

Ne t'en iras-tu pas ?

Soldats, entraînez-le.

POLYMESTOR

Ha ! mon discours te touche !

AGAMEMNON

Entraînez-le. vous dis-je, et baillonnez sa bouche.

POLYMESTOR

Baillonnez-moi, j'ai dit.

AGAMEMNON

Q'on ne le lâche point !  
Puisque son insolence est montée à ce point,

Qu'on l'enferme au plus tôt dans une île déserte !  
Pauvre Hécube, va-t'en pleurer ta double perte,  
Et rendre les honneurs funèbres à tes morts.  
Nous, puisqu'enfin les vents soufflent, quittons ces bords :  
Puissions-nous achever la route sans encombres,  
Et voir enfin chez nous le terme des jours sombres !



*PERSONNAGES*

THÉSÉE, roi d'Athènes.

PHÈDRE, sa femme

HIPPOLYTE, son fils.

La Nourrice de Phèdre.

Une suivante de Phèdre.

ARTÉMIS.

Un Messager.

Compagnons d'Hippolyte, suivantes de  
Phèdre, suite de Thésée.

La scène est sur une place publique de Trézène, devant le palais royal.  
A droite et à gauche, les statues d'Artémis et d'Aphrodite.



# HIPPOLYTE

## PREMIÈRE PARTIE

*Hippolyte entre sur la scène avec ses compagnons et des esclaves,  
et va tout droit devant la statue d'Artémis.*

HIPPOLYTE

O divine Artémis, la plus belle à mes yeux  
Des vierges habitant dans les palais des cieux,  
Accueille cette offrande : ô fille de Latone,  
J'ai moi-même pour toi tressé cette couronne,  
Et j'ai cueilli ces fleurs parmi tes près herbeux,  
Où les pâtres jamais ne conduisent leurs bœufs,  
Que n'a pas profanés la faux, mais où l'abeille  
Fait seule son butin dans la saison vermeille.  
O déesse, permets que mes pieuses mains  
Ceignent tes cheveux d'or ; car de tous les humains  
Tu n'accordes qu'à moi ta présence divine ;  
Si je ne te vois pas des yeux, je te devine,  
Et puis m'entretenir seul à seul avec toi.  
Puissé-je vivre ainsi jusqu'au bout sous ta loi !

UN VIEILLARD

Laisse-moi te donner un conseil, ô mon maître.

HIPPOLYTE

Parle, je le permets.



LE VIEILLARD

Tu sembles méconnaître  
Une déesse auguste et qu'il faut vénérer.

HIPPOLYTE

Et laquelle ?

LE VIEILLARD

Cypris.

HIPPOLYTE

Je veux bien l'honorer,  
Mais de loin, étant pur.

LE VIEILLARD

Le monde la révère.

HIPPOLYTE

Chacun a ses amis et ses dieux qu'il préfère :  
Je n'aime pas les dieux qu'on adore la nuit.

LE VIEILLARD

Prends garde, mon enfant ; ton orgueil te séduit.

HIPPOLYTE

Allons, amis, entrez, et préparez la table :  
Un repas abondant est chose délectable  
Au retour de la chasse ; étrillez les chevaux :  
Je veux après dîner défier mes rivaux,  
Courir, et diriger mon char avec adresse.  
Pour ta Cypris, je n'en ai cure et te la laisse.

*Il sort avec ses compagnons ; le vieillard reste seul avec d'autres esclaves.*

LE VIEILLARD

Amis, n'imitons pas ces jeunes orgueilleux :  
Faisons-nous un devoir d'honorer tous les dieux.  
O divine Cypris, accueille notre hommage :  
Nous saluons avec respect ta sainte image ;

Va, pardonne aux écarts de quelques jeunes fous,  
 Fais semblant de ne pas entendre. Écartons-nous :  
 Voici la reine, amis. Vous savez, je présume,  
 Qu'un mal mystérieux la ronge et la consume ;  
 On ne sait quel délire égare sa raison ;  
 Voici trois jours qu'elle s'enferme à la maison,  
 Et, mourante du noir chagrin qui la torture,  
 Sur son lit de douleur languit sans nourriture.  
 Regardez-là : déjà la mort est dans ses yeux.  
 Qui peut savoir de quoi la punissent les dieux ?

*Il sort avec les autres esclaves. Phèdre parait avec la nourrice et ses femmes, qui la conduisent et l'étendent sur une chaise longue*

## LA NOURRICE

Ah ! quels maux douloureux persécutent les hommes !  
 Et qu'y pouvons-nous faire, ignorants que nous sommes ?  
 Regarde-le, ce jour, regarde ce ciel bleu :  
 Ton seul désir était de les voir, et dans peu  
 Tu voudras sur le champ rentrer dans ta demeure.  
 Tu ne te plais à rien et changes à toute heure ;  
 Toute chose présente est pour toi sans appas,  
 Et tu ne sais aimer que ce que tu n'as pas.

## PHÈDRE

Femmes, soulevez-moi : ma force est épuisée ;  
 Je ne puis faire un mouvement, je suis brisée.  
*On la redresse et on l'assied sur la chaise longue.*

Que ces voiles épais sont lourds à supporter !  
 Dénouez mes cheveux et laissez-les flotter.

## LA NOURRICE

Ma fille, calme-toi ; tous ces efforts pénibles,  
 Loin d'alléger tes maux, les rendent plus sensibles.  
 Tu ne peux résister à la nécessité :  
 Mieux vaut donc s'y soumettre avec plus de fierté.

PHÈDRE, *les yeux fixés, comme devant une vision.*

Oh ! m'abreuver à l'eau vivante des fontaines !  
Sous l'ombrage des peupliers et des troènes,  
M'étendre et reposer sur un épais gazon !

LA NOURRICE

Mon enfant, quel délire égare ta raison ?  
Sans t'en aller bien loin, les collines prochaines  
T'abreuveront des eaux de leurs fraîches fontaines.

PHÈDRE, *même jeu*

Oh ! m'en aller sur les montagnes, dans les bois,  
Parmi les pins, et voir les biches aux abois,  
Que traque sans répit une meute altérée !  
Tenir la javeline à la pointe acérée,  
Et la dresser, vibrante, à la hauteur des yeux,  
En excitant les chiens avec des cris !

LA NOURRICE

Grands dieux !

Quel langage tient-elle ? Elle est folle sans doute !  
Au moins ne parle pas ainsi lorsqu'on t'écoute.

PHÈDRE, *même jeu*

Oh ! m'exercer dans les gymnases d'Artémis,  
Et courir, et dompter le cheval insoumis,  
Qui piaffe et qui s'ébroue aux vastes hippodromes !

LA NOURRICE

Encore ! Ton esprit est peuplé de fantômes.  
Sur les monts à l'instant tu désirais chasser,  
Et voici maintenant que tu veux t'exercer  
A dompter les chevaux. Ah ! qui pourra nous dire  
Quel dieu trouble tes sens et cause ton délire ?

PHÈDRE, *comme revenant à elle*

Ah ! malheureuse ! Hélas ! qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ?  
Où donc ai-je laissé s'égarer mon esprit ?

J'ai perdu la raison ! Les dieux, dans leur caprice,  
Les dieux m'ont affolée. Ah ! nourrice, nourrice,  
Couvre-moi de nouveau, cache ce jour maudit :  
Je rougis maintenant de tout ce que j'ai dit ;  
Dérobe à tous les yeux mes larmes et ma honte.

*La nourrice ramène le voile de Phèdre sur son visage, et la reine  
reste silencieuse et comme absente pendant le dialogue suivant.*

UNE SUIVANTE

Quel est-il donc, ce mal étrange qui la dompte ?  
Nourrice, tu le sais : dis-le moi, dis-le nous.

LA NOURRICE

Hélas ! je n'en suis pas plus instruite que vous.

LA SUIVANTE

Sais-tu quelle est la cause au moins de son délire ?

LA NOURRICE

En vain je l'interroge : elle ne veut rien dire.

LA SUIVANTE

Comme son mal la rend faible !

LA NOURRICE

Je le crois bien :

Voici trois jours bientôt qu'elle ne mange rien.

LA SUIVANTE

Et le roi ne voit pas le mal qui la dévore ?

LA NOURRICE

En ce moment Thésée est absent, et l'ignore.

LA SUIVANTE

Tâche de triompher de cette sombre humeur,  
Et sache enfin le mal secret dont elle meurt.

LA NOURRICE

J'ai tout fait sans que rien la convainque ou l'émeuve,

Cependant je veux bien tenter une autre épreuve,  
Afin que vous puissiez témoigner tout au moins  
De mon empressement fidèle et de mes soins.

*Elle relève doucement le voile de Phèdre, qui la laisse faire  
sans bouger.*

Allons, ma chère enfant, que cette langueur cesse ;  
De ce front douloureux éclaircis la tristesse ;  
Si tes maux sont de ceux qu'il faut tenir secrets,  
Nous sommes là pour te donner des soins discrets ;  
S'ils sont de ceux qu'on peut révéler à des hommes,  
Des médecins, plus éclairés que nous ne sommes,  
Te guériront. Eh bien ! tu ne dis rien ? pourquoi ?  
Prends-moi, si j'ai tort ; si j'ai raison, crois-moi.

*aux femmes*

Non, pas un mot, pas un regard ! quelle tristesse !  
Vous le voyez, c'est bien en vain que je la presse :  
Toute peine est perdue, elle n'écoute rien.

*à Phèdre*

Pourtant, un mot encor : femme, sache-le bien,  
Tu trahis tes enfants par ta mort volontaire.  
Oui, j'en atteste ici l'Amazone guerrière,  
Et son fils, qui bientôt va régner sur les tiens,  
Et les frustrer de leur couronne et de leurs biens.  
Tu connais ce bâtard au cœur libre et farouche,  
Cet Hippolyte...

PHÈDRE

Ah ! dieux !

LA NOURRICE

Ce reproche te touche !

PHÈDRE

Ah ! tu me fais mourir, nourrice ; épargne-moi !  
Pas un mot sur cet homme ! au nom des dieux, tais-toi.

LA NOURRICE

Regarde : ta raison est entière, et toi-même

Tu veux perdre tes fils par ta mort !

PHÈDRE

Je les aime

Et voudrais les sauver ; mais un remords cuisant  
Me consume.

LA NOURRICE

Ta main n'a pas versé le sang !

PHÈDRE

Non, pures sont les mains : l'âme, l'âme est souillée.

LA NOURRICE

Par quel remords terrible es-tu donc tenaillée,  
Que tu veuilles ainsi mourir ?

*Elle se jette aux genoux de Phèdre*

PHÈDRE

Ah ! lève-toi,

Et ne me contrains pas à parler malgré moi.

LA NOURRICE

Si ; je veux t'obliger à rompre ton silence.

PHÈDRE

Non, tu regretterais, trop tard, ta violence.

LA NOURRICE

Des regrets ! quand ta vie était mon seul bonheur !

PHÈDRE

Oui, mais par cette mort je sauve mon honneur.

LA NOURRICE

Pourquoi donc refuser un aveu qui t'honore ?

PHÈDRE

Au nom des dieux, va-t-en ; laisse-moi.

LA NOURRICE

Pas encore ;

Parle, je t'en supplie, il le faut, je le veux.

PHÈDRE

Hé bien ! soit ; je ne puis résister à tes vœux :  
Je parlerai.

LA NOURRICE

J'écoute.

PHÈDRE, *avec hésitation et les yeux fixes*

O mère infortunée,  
A quel horrible amour tu t'es abandonnée !

LA NOURRICE

Ah ! mon enfant, tais-toi.

PHÈDRE

Ariane, ma sœur,  
De quel amour fatal un dieu blessa ton cœur !

LA NOURRICE

Pourquoi rappelles-tu ce passé qu'on déplore ?

PHÈDRE

C'est d'elles qu'est venu le mal qui me dévore :  
Des trois je suis la plus malheureuse, et je meurs !

LA NOURRICE

Tes étranges discours redoublent mes terreurs,  
Mais sans m'apprendre rien de ce que je désire.

PHÈDRE

Ne peux-tu deviner ce qu'on n'ose te dire ?

LA NOURRICE

Je ne puis.

PHÈDRE

Connais-tu ce qu'on appelle aimer ?

LA NOURRICE

Quoi ! par l'amour aussi tu t'es laissé charmer ?

Et qui donc aimes-tu ?

PHÈDRE

Qui j'aime ?... je frissonne !...  
Qui j'aime ?... Tu connais ce fils de l'Amazone... ?

LA NOURRICE

Hippolyte ?

PHÈDRE

C'est toi qui l'as nommé ?

LA NOURRICE

Grands dieux !

Ma fille, qu'as-tu dit ? Ah ! quel crime odieux !  
Je succombe, je hais le jour et la lumière,  
J'aime mieux rendre l'âme et mourir la première.  
Faut-il que les meilleurs, que les plus vertueux  
Commettent, eux aussi, des crimes monstrueux !  
O cruelle Cypris, que t'a donc fait la reine,  
Que tu la rends ainsi victime de ta haine ?  
Car c'est bien elle ; oui, je reconnais ses coups ;  
Seule elle peut ainsi s'acharner contre nous.

PHÈDRE

Quand de ce triste amour j'ai senti la morsure,  
J'ai commencé d'abord par cacher ma blessure ;  
Je crus avoir raison d'un penchant combattu,  
Et résolu de vaincre à force de vertu.  
Inutiles efforts : Cypris est invincible.  
Ainsi la mort était la seule fin possible,  
Et je dus me résoudre à chercher le trépas.  
Qui donc m'en blâmerait ? car je ne voulais pas  
Afficher devant tous mon amour et ma honte :  
De l'honneur de mon sexe il fallait tenir compte ;  
Étaler sans pudeur l'affront fait à l'époux,  
C'est soulever l'horreur et la haine de tous.



Mais je ne hais pas moins cette épouse adultère,  
 Qui, dans tous ses écarts s'entourant de mystère,  
 Couvre ses trahisons de dehors spécieux.  
 Comment peut-elle sur l'époux lever les yeux ?  
 Ne frémit-elle pas dans les ombres complices,  
 Et ne craint-elle pas de voir un jour ses vices  
 Dénoncés par les murs de sa propre maison ?  
 Comprends-tu maintenant ? Oui, voilà la raison  
 Qui m'oblige à chercher une mort volontaire.  
 Il ne sera pas dit que je fus adultère,  
 Que j'ai déshonoré les fils de mon époux.  
 Je veux que dans Athènes ils puissent devant tous  
 Converser librement et marcher tête haute,  
 Avec le souvenir d'une mère sans faute.

## LA NOURRICE

Mon enfant, laisse-moi te parler sans détour.  
 Tout à l'heure, apprenant ton malheureux amour,  
 Je sentis un effroi dont encor je frissonne.  
 La première pensée est rarement la bonne.  
 J'avais bien tort, je m'en rends compte maintenant.  
 L'amour que tu conçus est-il donc surprenant ?  
 Sur toi s'appesantit le bras d'une déesse :  
 D'autres sont comme toi ; c'est l'humaine faiblesse.  
 Et pour ce seul amour tu veux chercher la mort ?  
 Ah ! les pauvres mortels auraient un triste sort,  
 S'ils ne pouvaient aimer sans mourir tout de suite.  
 Oui, c'est un joug bien dur que celui d'Aphrodite.  
 Mais c'est en lui cédant qu'on se fait mieux traiter ;  
 Gare au présomptueux qui prétend résister !  
 C'est alors qu'elle frappe, et déchire, et torture ;  
 Car Cypris est partout, et rien dans la nature  
 Ne peut se dérober à ses décrets vainqueurs.  
 C'est elle qui fait naître et germer dans les cœurs  
 Cet amour à qui tous nous devons la naissance

Ceux qui des vieux récits gardent la connaissance,  
Et tous ceux dont la Muse inspire les écrits,  
Savent combien de fois les dieux furent épris.  
Ils se sont résignés, je pense, à leur défaite ;  
Et toi, plus que les dieux tu veux être parfaite ?  
De ton coupable orgueil ils seront offensés.  
Renonce, pauvre femme, à tes vœux insensés ;  
Ose aimer, puisque ainsi l'ordonne une déesse.  
Et supporte ton mal en attendant qu'il cesse.

PHÈDRE

Oh ! les conseils flatteurs ! quelles calamités !  
Voilà bien ce qui perd familles et cités !  
Loin de moi les propos dont l'oreille est charmée !  
Je veux du déshonneur sauver ma renommée.

LA NOURRICE

Laissons là ces grands mots ; ce qu'il te faut, c'est lui,  
C'est Hippolyte ; je vais donc dès aujourd'hui  
Lui parler en ton nom : il n'est plus temps de feindre.  
Si je pouvais payer ton bonheur d'un prix moindre,  
Je ne servirais pas de pareilles amours.  
Mais quoi ! le danger presse : il faut sauver tes jours.

PHÈDRE

Tais-toi : je ne veux pas t'entendre davantage ;  
Tes discours sont pour moi le plus cruel outrage.

LA NOURRICE

Je te l'ai déjà dit, tu te grises de mots.  
Va, des réalités allègeront tes maux :  
Ton orgueil ne saurait aboutir qu'à ta perte.

PHÈDRE

Tais-toi, tais-toi, nourrice, au nom des dieux ! Ah ! certe,  
Mon âme n'est que trop portée à succomber :  
Au piège que je fuis ne me fais pas tomber !

## LA NOURRICE

En ce cas, mon enfant, écoute : je possède  
 Un philtre merveilleux à qui tout amour cède :  
 Sans te déshonorer ni troubler ta raison,  
 Je puis te procurer par lui la guérison.  
 Va, ne perds pas courage.

## PHÈDRE

Hélas ! que vas-tu faire ?  
 Ne va pas révéler cet amour adultère  
 Au fils de mon époux.

## LA NOURRICE

Enfant, rassure-toi :  
 Je ferai pour le mieux, tu peux compter sur moi.  
 Que la reine des flots, Cypris, vienne à mon aide :  
 Je jure d'apporter à tes maux un remède.

*Elle rentre au palais.*

## UNE DES FEMMES, tournée vers la statue d'Aphrodite

O toi qui, par les yeux infiltrant le désir,  
 Enivres tous les cœurs de joie et de plaisir,  
 Sois clémente pour nous, Cypris, je t'en conjure ;  
 Cypris, épargne-nous des rigueurs sans mesure.

*Phèdre se lève lentement, vidée de ses femmes ; elle se dirige vers la porte du palais ; à quelque distance, elle laisse ses femmes, et s'approche seule de la porte, puis recule tout à coup, en proie à une grande agitation.*

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ? femmes, c'est fait de moi !

## LA SUIVANTE

Que se passe-t-il donc ? et d'où vient cet effroi ?

## PHÈDRE, écoutant

Taisez-vous... Ah ! malheur sur moi, je suis perdue !

## LA SUIVANTE

Quelle voix si funeste as-tu donc entendue ?

PHÈDRE *s'éloignant de la porte*

Le fils de l'Amazone est là, poussant des cris,  
Insultant ma nourrice, exhalant son mépris  
Pour une entremetteuse et pour une adultère,  
Qui trahissent, dit-il, la couche de son père.

LA SUIVANTE

C'est toi qui fus trahie. Hélas ! par dévouement,  
Ta nourrice a voulu soulager ton tourment ;  
Sa bouche a prononcé le mot irrévocable.  
Que faire maintenant au malheur qui t'accable ?  
A quel parti vas-tu te résoudre ?

PHÈDRE, *retombant assise sur sa chaise longue*

A mourir !

Oui, la mort désormais peut seule me guérir.

*Hippolyte paraît avec la nourrice ; aussitôt Phèdre, accablée de honte, cache son visage dans ses mains ; ses femmes empêchent Hippolyte de la voir.*

HIPPOLYTE

O lumière du jour, ô terre maternelle !  
O délire insensé d'une âme criminelle !

LA NOURRICE

Ah ! mon enfant, tais-toi ; peut-être qu'elle entend.

HIPPOLYTE

Que je me taise, après cet aveu révoltant !

LA NOURRICE

J'embrasse tes genoux.

HIPPOLYTE

Non, non.

LA NOURRICE

Je t'en supplie,

Ne me perds pas : ce fut un instant de folie ;  
Pardonne-moi : chacun peut se tromper.

HIPPOLYTE

O dieux !

Avez-vous pu produire à la face des cieux  
Cet être malfaisant qu'on appelle la femme ?  
M'inviter à souiller le lit d'un père ! Infâme !  
Ma seule piété t'épargne un châtement,  
Car tu m'as arraché par surprise un serment,  
Sans quoi je n'aurais pu, dans ma juste colère,  
M'empêcher d'aller tout répéter à mon père.  
Je me tairai ; mais tant qu'il sera loin d'ici,  
Il convient désormais que je m'exile aussi,  
Et je ne rentrerai qu'avec lui, par prudence,  
Je verrai de quel front, avec quelle impudence  
Vous pourrez toutes deux lever les yeux vers lui,  
Après l'indigne aveu qu'on m'a fait aujourd'hui.

*Il sort.*

PHÈDRE, *accablée*

Grands dieux ! quelle torture ! et quelle ignominie !  
Malheur à moi ! je suis cruellement punie.  
Où cacher désormais ma honte et mon effroi ?  
Quels mortels ou quels dieux auront pitié de moi ?

LA NOURRICE

O ma maîtresse, hélas ! te voilà confondue !  
En voulant te sauver, c'est moi qui t'ai perdue.

PHÈDRE, *se relevant brusquement, à la nourrice*

O monstre sans pudeur, fléau de tes amis,  
Misérable, est-ce là ce que tu m'as promis ?  
Va, puisses-tu périr sous les coups du tonnerre !  
Ne t'avais-je pas dit, infâme, de te taire ?  
Je ne sentais que trop ce que tu préparais.  
Et maintenant me voilà prise dans tes rets ;

Mon secret fut livré par ta bouche exécrée,  
Et grâce à toi je vais mourir déshonorée.  
Oh ! je saurai d'abord trouver quelque raison  
Pour me justifier de cette trahison ;  
Car cet homme sans doute, enflammé de colère,  
M'imputera ton crime en face de son père,  
Et répandra partout des bruits honteux sur moi.  
Mais puisses-tu périr, et périsse avec toi  
Quiconque à ses amis rend de pareils services !

LA NOURRICE

Va, tu peux me blâmer de mes vains artifices :  
Pour juger sainement tes chagrins sont trop forts ;  
Car la fortune seule a trahi mes efforts,  
Sans quoi mon entreprise eût paru légitime :  
C'est toujours le succès qui procure l'estime.

PHÈDRE

Quoi ! tu me fais mourir, et tu viens discuter !  
Crois-tu donc que je puisse encore t'écouter ?

LA NOURRICE

J'eus tort ; soit, j'en conviens ; hélas ! je le déplore ;  
Mais je crois que tu peux être sauvée encore.

PHÈDRE

Tais-toi ! tous tes conseils n'enfantent que le mal.  
Et le premier déjà ne fut que trop fatal.  
Va-t-en, tu feras mieux, songe à ta sauvegarde :  
Je veillerai moi-même à ce qui me regarde.

*aux femmes*

Pour vous, je vous en prie, et je compte sur vous :  
Que cet événement reste ignoré de tous.

LA SUIVANTE

Reine, nous t'en donnons une entière assurance :  
Nous saurons nous contraindre et garder le silence.

PHÈDRE

C'est bien. Et quand à moi, pour que mes fils chéris  
Soient respectés et pour que mes maux soient guéris,  
Autant qu'ils peuvent l'être après cette infortune,  
Je cherche une ressource et je n'en trouve qu'une.  
Méprisée à jamais pour d'infâmes amours,  
Même pour conserver de misérables jours,  
Je n'affronterai pas le regard de Thésée.

LA SUIVANTE

Reine, que veux-tu faire, et quelle est ta pensée ?

PHÈDRE

Mourir. Comment ? j'y vais songer.

LA SUIVANTE

Ah ! parle mieux

PHÈDRE

Non ; tout autre conseil serait injurieux.  
Je sais que pour Cypris ma mort est une fête,  
Et veux qu'aujourd'hui même elle soit satisfaite.  
Mais si ce triste amour me conduit au trépas,  
Du moins il est quelqu'un qui n'y gagnera pas ;  
Et puisque son orgueil eut si peu d'indulgence,  
Il ne sera pas dit que je meurs sans vengeance :  
Je veux qu'à ses dépens il apprenne aujourd'hui  
A faire plus de cas des souffrances d'autrui.





## DEUXIÈME PARTIE

*Thésée et sa suite paraissent sur la scène. A ce moment les femmes sortent du palais en désordre et poussent des cris. Elles se taisent et restent immobiles en apercevant Thésée.*

THÉSÉE

Femmes, pourquoi ces cris, et quel est ce spectacle ?  
Vraiment, quand je reviens de consulter l'oracle,  
On n'ouvre même pas les portes devant moi !  
Quel accident, quel deuil cause ce désarroi ?  
Quelqu'un serait-il mort ? Mon père est vieux, mais certe,  
Ce n'est pas sans douleur que j'apprendrais sa perte.

LA SUIVANTE

Non, ce n'est pas sur lui que le sort est tombé :  
Un plus jeune que lui, Thésée, a succombé.

THÉSÉE

Dieux ! l'un de mes enfants a-t-il perdu la vie ?

LA SUIVANTE

Ils vivent ; c'est la reine, ô roi, qui t'est ravie.

THÉSÉE

Que dis-tu ? Phèdre est morte ? Ah ! parle, explique-toi.

LA SUIVANTE

La reine s'est pendue aux poutres de son toit.

THÉSÉE

Malheur sur moi ! La reine ! Ah ! voyage funeste !  
Comment ai-je encouru la colère céleste ?



Ouvrez, ouvrez !

*On apporte le cadavre de la reine.*

De tous les maux que j'ai soufferts  
 C'est le pire ! Ah ! sur moi, sur ceux qui me sont chers,  
 Le sort fait lourdement peser sa tyrannie !  
 J'étais loin de m'attendre à tant d'ignominie,  
 Et sans doute je suis châtié par les dieux  
 Pour des crimes anciens commis par mes aïeux.  
 Femme, je veux descendre avec toi sous la terre ;  
 Je ne veux point ici demeurer solitaire,  
 Et puisque tu n'as pas voulu vivre avec moi,  
 Je mourrai de ta mort autant et plus que toi.  
 Ainsi c'en est donc fait ! ma maison est déserte !  
 Non, non, je ne saurais survivre à cette perte.  
 O toi, la plus chérie et la meilleure aussi,  
 Tu m'as quitté ! Pourquoi ? pourquoi ?... Mais qu'est ceci  
 Je vois une tablette à sa main suspendue !  
 Serait-ce encor quelque infortune inattendue ?  
 Voici bien le cachet que son doigt a scellé.  
 Ouvrons . . . Dieux ! quel malheur nouveau m'est révélé !  
 O torture indicible ! ô fureur criminelle !  
 Hippolyte a souillé la couche paternelle !  
 Il n'a pas redouté l'œil auguste de Zeus !  
 Poseidôn ! tu promis de m'accorder trois vœux :  
 C'est le premier des trois qu'aujourd'hui je t'adresse ;  
 Dieu puissant, si je puis compter sur ta promesse,  
 Ce jour même verra s'accomplir ton serment,  
 Et cet indigne fils aura son châtement.

LA SUIVANTE

Non, non, rétracte-toi, prince, je t'en supplie ;  
 Si ta prière était par malheur accomplie,  
 Tu te repentirais, trop tard, de ton erreur.

## THÉSÉE

Non pas ; chassé d'ici par ma juste fureur,  
Il n'échappera pas à l'une de ces peines :  
Ou grâce à Poseidôn, complice de mes haines,  
Il périra, pour prix de ses devoirs trahis,  
Ou du moins, exilé pour jamais du pays,  
Trainant partout sa vie errante et méprisée,  
Il ira...

## LA SUIVANTE

Justement voici ton fils, Thésée.  
Apaie ton courroux, je t'en supplie, ô roi,  
Et forme d'autres vœux pour les tiens et pour toi.

HIPPOLYTE, *entrant avec ses compagnons*

Aux cris que tu poussais, j'accours ici, mon père.  
Je t'en prie, apprends-moi ce qui te désespère  
Pourquoi gémir ainsi ? Mais que vois-je ? Grands dieux !  
Phèdre est morte ! Quel accident mystérieux !  
Tout à l'heure elle était encor pleine de vie.  
Dis-moi par quel destin elle te fut ravie.  
Mon père, réponds-moi : d'où vient ce grand malheur ?  
Crois-tu par ton silence alléger ta douleur ?  
C'est mal de refuser que ton fils te console,  
Et de n'avoir pour lui pas même une parole.

## THÉSÉE

Hélas ! quand lira-t-on dans le cœur des humains ?  
Ne pourra-t-on jamais à des signes certains  
Distinguer un cœur faux d'avec un cœur sincère ?

## HIPPOLYTE

M'aurait-on près de toi calomnié, mon père ?  
De quoi m'accuse-t-on ? qu'ai-je dit ? qu'ai-je fait ?  
Mon père, en vérité je reste stupéfait  
De l'étrange discours que tu me tiens.

THÉSÉE

Infâme !

Quelle est donc la noirceur cynique de ton âme,  
Toi qui souillas mon lit, étant né de mon sang,  
Et qui vois dénoncer ton crime en pâlisant  
Par l'aveu d'une morte. Allons ! si tant d'audace  
Est possible, ose encor me regarder en face.  
Et tu prétends, infâme, être chaste et pieux !  
Tu prétends même être en commerce avec les dieux !  
Va, je ne serai pas dupe de ta jactance  
Au point de leur prêter si peu de clairvoyance.  
Enfle-toi désormais, entasse les grands mots,  
Regarde avec horreur la chair des animaux,  
Et, fauteur orgueilleux de stupides mystères,  
Suis les traces d'Orphée, imite ses sectaires ;  
Il n'importe : aujourd'hui ton masque est enlevé.  
Les gens de ton espèce ont l'instinct dépravé :  
C'est le pire fléau ; leurs paroles amies,  
Leurs semblants de vertus couvrent des infamies.  
Phèdre n'est plus : crois-tu te sauver par sa mort ?  
Mais c'est là contre toi l'argument le plus fort.  
Sa lettre est là pour te convaincre de ton crime.  
Quels serments, quels discours, plus forts que ta victime,  
Pourraient t'innocenter et prouver ta vertu ?  
Elle te haïssait, sans doute, diras-tu,  
Comme étant de ses fils l'ennemi nécessaire !  
Ce serait une idée étrange et singulière,  
D'abandonner la vie en haine de quelqu'un.  
Mais pourquoi prolonger ce discours importun ?  
Traître, ton infamie est assez démontrée.  
Fuis donc, fuis au plus tôt loin de cette contrée ;  
Ne reparais jamais ici, ni devant moi,  
Ni dans aucun pays de ceux où je suis roi.

## HIPPOLYTE

Mon père, te voilà tout bouillant de colère,  
Et cependant jamais le jour qui nous éclaire  
N'a lui sur un mortel qui soit plus par que moi.  
Toujours plein de respect pour les dieux et pour toi,  
S'il est un attentat dont je sois incapable,  
C'est justement celui dont tu me crois coupable.  
Mon corps est demeuré chaste jusqu'à ce jour,  
Et ce n'est que de nom que je connais l'amour.  
Quel sentiment a donc pu corrompre mon âme ?  
Dans quel but penses-tu que j'ai séduit ta femme ?  
Espérais-je hériter ton sceptre et ta maison ?  
C'eût été de ma part sottise ou déraison.  
Car le sage au pouvoir trouve peu d'allégresse.  
Être le premier, oui, dans les jeux de la Grèce,  
Mais vivre dans l'État en simple citoyen,  
Libre de tous soucis, aimé des gens de bien,  
Voilà mon vœu : je préfère l'indépendance  
Aux dangers, aux ennuis que cause la puissance.  
Qu'ajouterais-je encore à ce que je t'ai dit ?  
Si ta femme vivait, et qu'elle m'entendît,  
Tu distinguerais mieux l'innocent du coupable.  
Parce qu'elle n'est plus, l'apparence m'accable ;  
Mais pourtant, je le jure ici publiquement,  
Par ce pays, par Zeus, gardien de tout serment :  
Non, ta couche par moi ne fut pas offensée ;  
Je n'en ai jamais eu seulement la pensée.  
Puissé-je, si je mens, périr abject et vil,  
Sans pays, sans foyer, dans la honte et l'exil !  
Que la terre et la mer, et toute la nature  
Rejettent de leur sein mon corps sans sépulture !  
Phèdre est morte, c'est vrai, mais j'ignore pourquoi ;  
Les apparences sont pour elle, et contre moi :  
Je n'ai pas droit d'en dire plus.

THÉSÉE

Traître ! vipère !  
Après avoir ainsi déshonoré ton père,  
Penses-tu le fléchir par ta feinte bonté ?

HIPPOLYTE

O mon père, tu ne sais pas la vérité.  
Le temps du moins pourrait sans doute te l'apprendre :  
Voudras-tu me chasser du pays sans attendre ?

THÉSÉE

Oui certe, et par delà les mers, car je te hais :  
Par delà l'Océan même, si je pouvais.

HIPPOLYTE

Tu me condamneras sans preuve, sans enquête,  
Sans nul souci de mes serments ?

THÉSÉE

La preuve est faite ;  
Elle a manifesté ton crime à tous les yeux,  
Et je n'ai pas besoin d'en avoir d'autre.

HIPPOLYTE

O dieux,  
Lorsque vous me perdez malgré mon innocence,  
Par quel scrupule encor gardé-je le silence ?  
Mais à quoi bon parler ? on dirait que je mens,  
Et j'aurais sans profit violé mes serments.

THÉSÉE

Cette fausse vertu m'irrite et m'exaspère !  
Ne partiras-tu pas, scélérat ?

HIPPOLYTE

Oui, mon père.  
Hélas ! chassé d'ici pour un crime si noir,  
Quel hôte en sa maison voudra me recevoir ?

THÉSÉE

Va demander asile aux traîtres, aux infâmes,  
Qui traitent en amis les corrupteurs de femmes.

HIPPOLYTE

Murailles du palais, que ne lui parlez-vous !  
Car vous attesteriez ma vertu devant tous.

THÉSÉE

Eh bien ! qu'attendez-vous, esclaves ? qu'on l'entraîne !  
N'ai-je pas dit que je le chasse de Trézène ?

HIPPOLYTE, avec un geste de menace

Qu'ils approchent ! Mon père, aucun autre que toi  
Ne peut impunément porter la main sur moi.

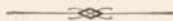
THÉSÉE

Je le ferai, s'il faut cela pour te soumettre :  
Je ne saurais avoir de pitié pour un traître.

*Il rentre avec sa suite.*

HIPPOLYTE

C'en est fait, je le vois ; à cet injuste arrêt  
Il faut que j'obéisse, et garde mon secret.  
O fille de Lèto, divine chasserresse,  
Qui daignes avec moi converser, ô déesse,  
Je dois quitter Athènes ! Accueillez mes adieux,  
O terre d'Érechthée, ô Trézène, beaux lieux  
Où naguère, joyeuse, a grandi ma jeunesse :  
Voici les derniers mots que ma voix vous adresse.  
Et vous, mes chers amis, compagnons de mes jeux,  
Escortez-moi ; venez me faire vos adieux :  
Vous savez, vous du moins, quoi qu'en dise mon père,  
Combien mon cœur est chaste et ma bouche sincère.

*Il sort avec ses compagnons.*



## TROISIÈME PARTIE

*Thésée est en scène. Entre un Messager.*

LE MESSAGER

Je t'apporte, ô Thésée, une triste nouvelle  
Pour les Trézéniens et pour toi.

THÉSÉE

Quelle est-elle ?

De quel mal imprévu faut-il encor souffrir ?

LE MESSAGER

Hippolyte n'est plus ; du moins il va mourir :  
Blessé d'un coup mortel, il n'a qu'un souffle à peine.

THÉSÉE

Qui l'a frappé ? Sans doute il provoqua la haine,  
En souillant le foyer de quelque citoyen :  
Ce n'était point assez d'avoir souillé le mien !

LE MESSAGER

Non, c'est son char qui l'a tué ; c'est l'anathème  
Qu'en ton emportement tu proféras toi-même,  
Invoquant Poseidôn.

THÉSÉE

Grand dieu ! puisque aujourd'hui

Tu m'exauças, je suis donc bien ton fils. Mais lui ?  
Comment a-t-il péri, dis-moi ? par quel supplice  
A-t-il senti le bras vengeur de la justice ?  
Parle.

## I. E. MESSENGER

Près du rivage où se brisent les flots,  
Nous étions occupés à peigner ses chevaux,  
Et nous pleurions, car nous avons entendu dire  
Que par son propre père il s'était vu maudire,  
Et qu'un exil cruel l'éloignait sans retour.  
Bientôt sur le rivage il arrive à son tour ;  
Ses amis le suivaient, nombreux, et sur la grève  
Il pleurait avec nous. A la fin, faisant trêve  
A sa douleur : « Pourquoi pleurer en vain ? dit-il :  
Il me faut obéir et partir pour l'exil ;  
Attelez ces chevaux à mon char, car Trézène  
N'existe plus pour moi. » Il achevait à peine,  
Et déjà devant lui l'on amène le char.  
Il s'élançe ; il saisit les rênes sans retard ;  
Mais avant de partir il fait cette prière :  
« Dieux du ciel, si je fus coupable envers mon père,  
Je consens à périr ; sinon, ô Zeus puissant,  
Fais qu'il apprenne un jour que je suis innocent :  
Vivant ou mort, que justice me soit rendue ! »  
Il parle ainsi, la main vers le ciel étendue.  
Bientôt il a saisi l'aiguillon dans sa main ;  
Il pique les chevaux ; et nous, sur le chemin,  
Nous marchions près du char, tristes, pleurant encore.  
Et nous suivions ainsi la route d'Épidaure,  
Quand, pareil au tonnerre, on entend brusquement  
Gronder un formidable et sourd mugissement.  
L'oreille des chevaux et leur tête se dresse ;  
Nous-mêmes, à ce bruit, la terreur nous oppresse :  
D'où vient-il ? on ne sait. Tout à coup sur la mer  
Nous voyons se gonfler et se dresser dans l'air  
Une vague effroyable, et qui, touchant la nue,  
Des roches de Scyron nous dérobe la vue.  
Terrible, elle s'avance et va droit sur le char,



Crachant l'écume avec fureur de toute part,  
Puis dans un grand fracas s'abat sur le rivage,  
Et vomit un taureau géant, monstre sauvage,  
Dont le mugissement, par l'écho répété,  
Fait chanceler d'horreur le sol épouvanté.  
Ah ! ce fut pour nous tous un effrayant prodige.  
Une peur folle emporte aussitôt le quadrigé.  
Hippolyte, en coureur habile et de sang-froid,  
Prend les rênes à pleines mains et tire à soi,  
Et, pareil au rameur qui se couche en arrière,  
Pèse de tout son poids sur la double lanière.  
L'attelage effaré mord le frein écumant,  
Sans plus s'inquiéter, dans son emportement,  
Des rênes, ni du char, ni du bras qui les guide.  
Si du côté des champs sa main tourne la bride,  
Le monstre devant eux se dresse, haletant,  
Et les fait tourner court en les épouvantant ;  
Puis, lorsque leur fureur les rejette au rivage,  
Il les suit, les maintient sur le bord de la plage,  
Jusqu'à ce qu'une roue, ayant frappé le roc,  
Fait éclater le char en morceaux sous le choc.  
Tout se brise à la fois dans ce moment suprême,  
Les moyeux et l'essieu ; l'infortuné lui-même,  
Qu'une bride serrait d'inextricables nœuds,  
Est traîné tout saignant sur les sables rocheux,  
Où sa tête se brise, où son corps se déchire ;  
Et l'on entend sa voix qui crie et qui soupire :  
« Ah ! ne me tuez pas, ô vous que j'ai nourris !  
Arrêtez ! . . . Si du moins on entendait mes cris !  
O malédiction trop aveugle d'un père ! »  
Et nous, nous ne pouvions l'atteindre : comment faire ?  
A la fin ses liens se rompent brusquement ;  
Il tombe, n'ayant plus qu'un souffle. A ce moment  
Le monstre disparaît ainsi que l'attelage,  
Évanoui parmi les roches de la plage.

Pour moi, prince, je ne suis rien dans ta maison  
 Qu'un esclave ; mais croire à cette trahison,  
 Et ranger Hippolyte au nombre des infâmes,  
 Non, non ! Quand devant moi pendraient toutes les femmes,  
 Quand par dix mille écrits il serait inculpé,  
 Je soutiendrais encor, prince, qu'on t'a trompé.

THÉSÉE

Esclave, ton récit, en haine d'Hippolyte,  
 M'a fait plaisir d'abord : il a ce qu'il mérite.  
 Toutefois, pour les dieux, dont j'honore la loi,  
 Et pour lui-même, puisqu'il tient le jour de moi,  
 Je n'en éprouve plus ni délices, ni peine.

LE MESSAGER

Eh bien ! qu'ordonnes-tu ? veux-tu qu'on te l'amène,  
 Prince ? où faut-il que nous portions ce malheureux ?  
 Hélas ! si tu m'en crois, tu seras généreux.

THÉSÉE

Qu'on le transporte ici ; je veux le voir en face.

*Le Messager sort.*

Il aura beau nier son crime : quoi qu'il fasse,  
 Le châtement si dur dont les dieux l'ont frappé  
 Témoigne sûrement qu'on ne m'a point trompé.

ARTÉMIS, *paraissant tout à coup*

Thésée, écoute-moi. Ma présence t'étonne ?  
 Reconnais Artémis, la fille de Latone.  
 De ton fils expirant je viens sauver l'honneur.  
 Sache donc qu'il ne fut jamais un suborneur.  
 Connais en même temps les fureurs de ta femme,  
 Et ses luttes aussi, car elle avait une âme  
 Généreuse. Elle fut éprise de ton fils,  
 Étant blessée au cœur par les traits de Cypris,  
 La déesse odieuse à qui veut rester chaste.  
 En vain elle lutta contre un pouvoir néfaste :

Sa nourrice à ton fils alla traîtreusement  
 Révéler cet amour sous la foi du serment.  
 Hippolyte avait trop de respect pour son père  
 Pour ne pas repousser un amour adultère ;  
 Mais d'autre part, malgré tes mauvais traitements,  
 Il ne pouvait non plus enfreindre ses serments.  
 Quant à Phèdre, elle eut peur de se voir convaincue :  
 Elle a calomnié ton fils, et tu l'as crue.

THÉSÉE

Hélas !

ARTÉMIS

Ah ! mon langage est douloureux pour toi !  
 Tu vas gémir bien davantage : écoute-moi.  
 Ton père avait juré d'exaucer ta prière  
 Trois fois, tu t'en souviens ; et toi, dès la première,  
 Malheureux ! pouvant perdre un de tes ennemis,  
 Tu vas perdre ton fils. Hélas ! le vœu promis  
 A dû s'exécuter, étant irrévocable ;  
 Oui, mais il t'a trouvé, comme moi, bien coupable,  
 Toi qui, sans témoignage et sans nul examen,  
 Sans enquête, sans même attendre au lendemain,  
 Contre un fils innocent as prononcé sur l'heure  
 L'anathème dont il périt.

THÉSÉE

Ah ! que je meure,

O déesse !

ARTÉMIS

Ton crime est sans doute odieux ;  
 Pourtant tu peux encore être absous par les dieux,  
 Car Aphrodite seule a tout fait, par vengeance.  
 J'aurais bien à la sienne opposé ma puissance,  
 Pour sauver un mortel qui m'était précieux,  
 Si ce n'était, hélas ! une loi chez les dieux

Qu'aux volontés d'un seul nul autre ne s'oppose :  
J'ai dû subir la loi que le sort nous impose  
Toi, tu n'en savais rien : cela t'excuse au moins ;  
Puis cette mort semblait le plus sûr des témoins ;  
Enfin c'est toi surtout que ce malheur accable.  
Regarde : le voici ; vois l'état lamentable  
Où les rochers aigus ont mis ce jeune corps :  
Vois, et que ce spectacle aiguise ton remords.

HIPPOLYTE, *entrant, soutenu par ses serviteurs*

O malédiction déplorable d'un père !  
Voilà ce qu'a produit une aveugle colère !  
O Zeus puissant, tu vois comme je suis traité :  
Pour prix de mes vertus et de ma piété,  
Je vais descendre chez Hadès.

ARTÉMIS

Je te plains, certe :  
C'est la noblesse de ton cœur qui fut ta perte.

HIPPOLYTE

Ah ! quel est ce parfum céleste inattendu ?  
Je respire, et mon mal est comme suspendu.  
Artémis, est-ce toi, divine chasseresse ?

ARTÉMIS

Malheureux ! tu l'as dit : c'est ta chère déesse.

HIPPOLYTE

O ma reine, tu vois l'excès de mes douleurs.

ARTÉMIS

Hélas ! je n'ai pas droit de répandre des pleurs.

HIPPOLYTE

Il n'est plus, ton chasseur, ton serviteur fidèle,  
Gardien de ton image.

ARTÉMIS

Oui, j'admiraïs ton zèle ;  
Hélas ! il a fallu que Cypris te perdit.

HIPPOLYTE

C'est bien elle en effet dont le pouvoir maudit  
A frappé d'un seul coup moi, mon père, et sa femme.

ARTÉMIS

Oui, Cypris abhorrait la candeur de ton âme ;  
Oui, vous fûtes tous trois victimes de Cypris,  
Qui trompa sur ton compte un père trop épris.

HIPPOLYTE

Tu reconnais enfin ton erreur, ô mon père !

THÉSÉE

Hélas ! vœu lamentable, et qui me désespère !

HIPPOLYTE

Toi-même sans ce vœu tu m'aurais immolé  
De ta propre main.

THÉSÉE

Oui, car j'étais affolé :  
Les dieux m'avaient ôté la raison.

HIPPOLYTE

Dieux iniques !  
Et nous devons subir leurs rigueurs tyranniques,  
Sans les maudire !

ARTÉMIS

Allons, cesse de t'affliger :  
Même au fond de l'Hadès, je saurai te venger.  
Oui, je prétends choisir à mon tour, pour bien faire,  
Le mortel qu'entre tous Aphrodite préfère,  
Et lancer contre lui mes infailibles traits.

Quant à toi (que ceci calme au moins tes regrets),  
 Sache qu'à l'avenir les vierges de Trézène,  
 Avant que de l'hymen le lien les enchaîne,  
 T'apporteront, coupant pour toi leurs longs cheveux.  
 Un éternel tribut de larmes et de vœux.  
 Ta mémoire et ton nom seront chantés par elles :  
 On comptera parmi les amours immortelles  
 Le fol amour que Phèdre avait conçu pour toi.  
 Allons, serre ton fils entre tes bras, ô roi,  
 Puisque ton ignorance excuse un vœu funeste :  
 Hélas ! lorsque telle est la volonté céleste,  
 Il n'est pas de mortel qui ne faillisse pas.

*a Hippolyte*

Pour toi, puisque tu sais qui causa ton trépas,  
 A ton malheureux père épargne tes reproches.  
 Adieu, car tes derniers instants déjà sont proches,  
 Et ta mort survenant pourrait souiller mes yeux :  
 Le spectacle des morts n'est pas permis aux dieux.

HIPPOLYTE

Adieu donc pour toujours, ô vierge souveraine ;  
 Quitte ton serviteur sans regrets et sans peine ;  
 Va, mon père de moi ne sera point haï :  
 A tes commandements j'ai toujours obéi.

*Artémis sort.*

Hélas ! je sens venir déjà l'ombre éternelle ;  
 O mon père, prends-moi, soutiens-moi, je chancelle.

THÉSÉE

Hé quoi ! tu m'absous donc de mon crime, ô mon fils ?

HIPPOLYTE

Oui, j'en prends à témoin la divine Artémis.

*THÉSÉE, serrant son fils dans ses bras*

O pardon généreux et qui me désespère !

HIPPOLYTE

Demande aux dieux des fils pareils à moi, mon père.

THÉSÉE

Ah ! ne me quitte pas ; reste encor, mon enfant.

HIPPOLYTE

Non, je ne puis rester ; la Parque le défend.  
Vois, je meurs ; hâte-toi de me voiler, mon père.

*THÉSÉE, voilant Hippolyte, qui expire*

O divine Pallas ! Athènes, illustre terre,  
Quelle perte pour nous ! Mon fils ! mon pauvre fils !  
Ah ! je m'en souviendrai, des fureurs de Cypris !



## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages
ALCESTE . . . . .	3
HÉCUBE . . . . .	31
HIPPOLYTE . . . . .	65

